

# Quelle place pour les femmes dans l'agriculture en Pays Basque Nord ?

Etude sociologique





## Table des matières

Remerciements .....	2
Naissance du projet.....	3
Introduction.....	5
Méthodologie .....	11
Caractéristiques des 27 répondantes.....	16
1. Des difficultés à obtenir la reconnaissance en tant que cheffes d'exploitation .....	17
Des agricultrices dans l'ombre .....	17
Des agricultrices sous-estimées ? .....	20
2. Une organisation du travail soumise aux rapports de genre.....	27
La persistance d'une organisation genrée du travail .....	28
Le changement de cadre à coups de tactiques et de stratégies.....	38
3. L'ambivalence de la place des femmes dans les réseaux professionnels.....	47
Le poids du collectif : des réseaux essentiels.....	50
L'intégration dans les réseaux entravée par des discriminations de genre .....	56
Conclusion .....	64
Bibliographie .....	69
Sites web .....	69
Ouvrages.....	69
Articles.....	69
Enquêtes statistiques – Rapports.....	70
Glossaire .....	71
Vocabulaire agricole.....	71
Concepts sociologiques .....	71

## Remerciements

Ce rapport est le résultat d'un travail collectif. Néanmoins j'ai pris le parti de le rédiger à la première personne du singulier pour en faciliter la lecture.

La présente étude n'aurait pas été possible sans la participation des premières concernées, paysannes du Pays Basque Nord. Je tiens donc à les remercier en premier lieu : elles ont accepté de s'entretenir avec moi, de me donner de leur temps et de m'accueillir chez elles. J'espère que ce travail rendra compte de la force dont elles témoignent au quotidien. Nouvelle dans la région, je ne peux pas imaginer un meilleur accueil, ni une plus belle façon de découvrir ce territoire qu'en sillonnant les routes et rencontrant ces femmes.

L'appui des partenaires et l'aide des structures locales, liées directement au milieu agricole ou non, ont également été cruciaux. Ces structures ont contribué à communiquer autour du projet auprès des agricultrices, m'ont accordé du temps et m'ont transmis les données dont elles disposent. Réunir les différent·e·s acteurs et actrices du milieu agricole est indispensable pour avancer. J'espère qu'à partir de ce premier constat nous pourrons penser ensemble à l'amélioration de l'égalité entre les genres.

Je remercie Francis Jauréguiberry pour ses conseils, son soutien et l'encadrement qu'il m'a apporté.

Enfin, je voudrais exprimer ma reconnaissance envers le collectif Andere Nahia, mes collègues et les membres de la Commission Agricultrices, pour la confiance qui m'a été accordée dans la réalisation de l'étude, pour leur écoute et les moult discussions que nous avons eues autour de ce travail.

Ione JACKSON WALL, pour le collectif Andere Nahia.

## Naissance du projet

L'association Andere Nahia en basque se traduit par « volonté de femme ». Créée en 2001 par des femmes, pour des femmes, l'association Andere Nahia est l'expression féministe de l'entrepreneuriat local. Portée par des valeurs intrinsèques, elle défend la visibilité et la crédibilité des femmes dans l'économie, leur autonomie financière et de manière générale une société plus égalitaire.

L'association appuie de nombreux projets portés par des femmes dans le Pays Basque Nord, quels qu'ils soient. Elle les accompagne avec un même propos de sincérité, de bienveillance et de partage.

Ces dernières années, de plus en plus de porteuses de projet ont fait appel à l'association pour être accompagnées en vue d'une installation agricole. L'expérience pointue d'Andere Nahia en termes d'animation de collectif et sa neutralité dans le monde agricole ont fait émerger l'idée du projet *Ensemble pour une Egalité Paysanne*.

L'objectif général de cette action est de contribuer à l'égalité femmes-hommes dans le milieu agricole, en identifiant qui sont les agricultrices aujourd'hui en Pays basque ; quels sont leurs besoins et comment y répondre de manière collective. C'est également d'amorcer, grâce à des résultats de l'étude sociologique menée, des pistes de réflexion, pour faire émerger collectivement un premier plan d'actions en faveur de l'égalité femmes-hommes dans le monde paysan.



## Introduction

Déclarée « grande cause du quinquennat »<sup>1</sup>, *l'égalité femmes-hommes* est mise depuis quelques années sur le devant de la scène<sup>2</sup>. Alors que la législation est censée protéger des discriminations, les réalités du terrain montrent des inégalités qui résistent. Dans les inégalités liées aux genres, des sociologues ont étudié, entre autres, les phénomènes d'*escalator de verre*<sup>3</sup> et de *plafond de verre*<sup>4</sup>. Des statistiques soulèvent des écarts de salaires persistants<sup>5</sup> à l'échelle nationale. Aucun secteur n'y échappe. Ces concepts et constats peuvent paraître abstraits lorsqu'ils ne relèvent pas du territoire dans lequel nous évoluons. La lutte contre les inégalités liées aux genres ne peut avoir lieu qu'à condition que ledit territoire conscientise ces injustices. C'est avec cette idée en tête que l'association Andere Nahia souhaite une étude sociologique dans le secteur agricole sur le Pays Basque Nord, dont l'intérêt est de mieux comprendre ce que signifie être agricultrice – cheffe d'exploitation, coexploitante – et d'identifier les problématiques auxquelles elles font face au quotidien afin de permettre un travail d'accompagnement adapté à leurs besoins.

### Alors, de quoi vais-je parler ?

D'exploitations agricoles, historiquement dirigées par des hommes, en tout cas pour ce qui est des agriculteurs immatriculés et du travail visible.

De l'impact des genres sur l'exercice du métier de cheffe d'exploitation<sup>6</sup>.

### Peut-on parler d'une augmentation du nombre d'agricultrices dans le Pays Basque Nord ?

Les cheffes d'exploitation, d'entreprise agricole ou coexploitantes représentent un quart de la population active agricole de la Nouvelle Aquitaine. Dans cette même région, elles représentent presque la moitié (41%) des nouveaux agriculteurs en 2018<sup>7</sup>. Nous n'avons à ce jour aucune donnée sexuée sur la population active agricole du Pays Basque Nord. Cependant,

---

<sup>1</sup> <https://www.egalite-femmes-hommes.gouv.fr/25948-2/>

<sup>2</sup> Mais pas pour la première fois !

<sup>3</sup> « Mécanismes qui profitent aux hommes occupant des professions 'féminines' et les conduisent à être intégrés plutôt facilement et à bénéficier rapidement de promotions » S. Louey et G. Schütz, « Les effets de la mixité au prisme du corps et de la sexualité. Les hommes dans les métiers d'accueil », Travail et emploi, vol. 140, no. 4, 2014, p. 5

<sup>4</sup> Métaphore pour la disparition des femmes au fur et à mesure de la progression dans les postes de direction, voir Laufer, Jacqueline. « 28. Le plafond de verre : un regard franco-américain », Margaret Maruani éd., *Travail et genre dans le monde. L'état des savoirs*. La Découverte, 2013, pp. 298-308.

<sup>5</sup> <https://www.inegalites.fr/Femmes-et-hommes-a-travail-egal-salaire-egal>

<sup>6</sup> Définition : Les genres sont entendus comme des rapports socialement construits entre les sexes, entre femmes et hommes. Ils rassemblent les caractéristiques sociales relatives à la masculinité et à la féminité.

<sup>7</sup> *Les femmes dans l'agriculture en Nouvelle-Aquitaine*, Ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation, Février 2020

les agricultrices sont plus visibles : la presse multiplie les témoignages d'agricultrices<sup>8</sup>, certains sites officiels féminisent les sections...<sup>9</sup>

L'évolution des statuts juridiques contribue à réduire les inégalités entre femmes et hommes dans le milieu agricole : à partir de 2011 le GAEC entre époux est possible, des agricultrices accèdent ainsi au statut de cheffe d'exploitation plus tôt<sup>10</sup> et aux droits sociaux qu'il assure ; un rapport du Sénat<sup>11</sup>, publié en 2017, propose toutefois 40 recommandations pour favoriser l'égalité dans les territoires. C'est donc qu'il reste encore du chemin à parcourir. Peu de ces recommandations ont été entérinées par un vote du Sénat. Si le travail en faveur de l'égalité femmes-hommes ne peut évoluer depuis le sommet de l'Etat, alors c'est à nous de le remonter depuis le terrain.

Deux volets sont demandés pour cette étude sociologique : un volet quantitatif, permettant une photographie actuelle et chiffrée des agricultrices, et un volet qualitatif basé sur leurs vécus.

Répondre à toutes ces questions aurait été idéal, mais la réalité du terrain est tout autre. D'une part, le volet quantitatif reste à produire : les données statistiques territoriales sexuées ne sont pas accessibles en raison de la politique RGPD appliquée par le principal pourvoyeur de ces informations<sup>12</sup>. Ce volet n'est donc pas traité dans ce rapport.

D'autre part, le sujet, abordé pour une première fois sur ce territoire est très vaste et complexe. Comme dans toute recherche, la problématique évolue avec le temps, selon les données collectées, les délais impartis et les moyens mobilisables pour mener l'étude. *In fine*, l'étude tend à répondre à la question : **Quel est l'impact du genre féminin sur l'exercice du métier d'agricultrice, et dans la gestion d'une exploitation ?**

---

<sup>8</sup> Il suffit de chercher « Agricultrice » sur un moteur de recherche pour voir la multiplication des articles depuis quelques années, comme : [« A 22 ans, elle gère sa ferme seule en Saône-et-Loire »](#) ; [« Jeunes, ambitieuses, éco-responsables... qui sont les nouvelles agricultrices ? »](#) ; [« L'agriculture au féminin : de femme d'agriculteur au statut d'agricultrice, un long parcours de femmes »](#) ...

<sup>9</sup> C'est le cas notamment du site du Ministère de l'agriculture, qui a une [section « agricultrices et agriculteurs »](#) ou encore la Chambre d'Agriculture de Bretagne qui a une section [« Agriculture au féminin »](#)

<sup>10</sup> Longtemps, elles étaient sans statut, aides familiales ou conjointes collaboratrices, ne devenant cheffe d'exploitation qu'à la retraite de leur époux, son décès, ou si elles étaient installées seules.

<sup>11</sup> <https://www.senat.fr/notice-rapport/2016/r16-615-notice.html>

<sup>12</sup> Cette absence de données a été reconnue comme un problème par plusieurs acteurs locaux grâce à la présente étude. Un courrier de demande d'informations anonymes - regroupant de nombreux signataires autant institutionnels que syndicaux et associatifs du secteur agricole Pays Basque Nord - est en cours de rédaction.

Ainsi est donné à voir à la fois les dynamiques nouvelles que les agricultrices peuvent impulser et les freins qu'elles rencontrent au quotidien.

Afin de répondre à ce questionnement j'étudie les tensions qui existent à trois échelles différentes. Dans un premier temps, il s'agit d'une observation à l'échelle de l'individu : être cheffe d'exploitation. Dans un second temps, je révèle comment les rapports sociaux de genre impactent le fonctionnement de l'exploitation. Enfin, j'aborde la place des femmes au sein des réseaux du milieu paysan.







## Méthodologie

La méthodologie a été élaborée sous la direction de Francis Jauréguiberry, professeur de sociologie à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour.

Il convient tout d'abord de poser les limites et contours de l'étude : de nombreuses questions sous-tendent la problématique générale de l'égalité femmes-hommes dans le milieu paysan et toutes n'ont pas pu être abordées. **Je me demande donc quel impact le genre peut avoir sur le fait de gérer une exploitation agricole.**

L'étude de terrain met en avant les paroles d'agricultrices, fait ressortir des tensions communes auxquelles elles font face au quotidien. Ces éléments mènent à un premier constat de la situation de l'égalité femmes-hommes dans le milieu paysan.

Chercher à faire émerger des 'profils types' d'agricultrices du Pays Basque Nord ne rend pas compte de leur diversité et de la richesse qu'elle apporte au milieu agricole. La complexité des parcours, l'individualité du vécu de chacune ne signifie pas pour autant que des logiques d'actions communes, sociales, ne sont pas à l'œuvre. Je les mets en avant dans ce rapport. Pour ce faire, je choisis de procéder par une méthodologie inductive. En partant des données du terrain, le ou la chercheur-se déduit une explication sociologique. Ainsi plutôt que de chercher à confirmer une hypothèse de départ, je vais à la rencontre des agricultrices en fais émerger des entretiens les problématiques qui font sens pour elles. Les entretiens individuels sont riches d'expériences personnelles. Mon objectif est de faire ressortir, outre les spécificités des parcours de chaque agricultrice, les thématiques récurrentes.

Entre novembre 2020 et avril 2021, 27 entretiens semi-directifs sont réalisés, dont la durée varie de 45 minutes à deux heures.

Pour un entretien semi-directif, une grille d'entretiens est préparée au préalable. Elle permet d'orienter en partie le discours autour de thématiques prédéfinies, tout en laissant la liberté à la personne interrogée de digresser et donc faire ressortir de nouvelles thématiques de recherche, que le/la sociologue vient approfondir par les relances.

Ma question de départ pour tous les entretiens est :

*« Pouvez-vous me raconter comment vous en êtes venue à devenir agricultrice ? »*

Onze témoignages ont été recueillis entre octobre et décembre 2020 avec la première grille d'entretiens. Le parcours, les motivations et leur quotidien sont les thèmes choisis et abordés lors de la première phase que je mets en œuvre.

Leur analyse a permis de préciser la deuxième. Il est alors question des ressources mobilisées pour arriver à l'aboutissement de leur projet, leur intégration dans le milieu et de la reconnaissance qu'elles obtiennent pour le travail qu'elles effectuent. Les dix entretiens qui ont suivi ont été réalisés durant les mois de janvier et février 2021, avec cette grille.

Chaque entretien est enregistré et retranscrit. Je procède ensuite à une analyse thématique : repérage des thèmes émergents, découpe des entretiens, analyse des extraits.

J'ai répété ce même processus une troisième et dernière fois, en avril 2021 pour réaliser les six entretiens restants. Ils viennent approfondir les trois problématiques qui commencent déjà à émerger des données collectées.

La constitution du corpus est progressive. L'échantillon est bâti grâce à des réseaux d'interconnaissances, par le biais d'un appel à témoignages publié sur les médias et diffusé par des structures locales (mairies, structures agricoles, associations de développement local...). Sept rencontres collectives, organisées par Andere Nahia, en partenariat avec des associations du territoire, ont permis de réunir plus de 70 femmes pour discuter d'égalité femmes-hommes dans l'agriculture. Andere Nahia s'est saisie de ces rencontres pour présenter le projet et l'étude. Elles offrent un espace où mettre les agricultrices en confiance pour parler de leur ressenti en tant que femmes dans la profession. Elles me permettent de rentrer en contact avec des agricultrices pour les entretiens qui constituent le cœur de ce travail.

La problématique abordée, « l'égalité femmes-hommes » affiche d'emblée une approche militante, engagée, féministe, de l'agriculture qui peut décourager plus d'une personne à participer à l'enquête. Le terme de féminisme renvoie encore trop souvent à une image péjorative, une attitude « peu convenable, indécente, à la limite vulgaire. Signe distinctif, la féministe est agressive. »<sup>13</sup> Et la méfiance à l'égard des féministes ne concerne pas uniquement les hommes ! Ceci implique d'une part que les personnes interrogées soient

---

<sup>13</sup>G. Halimi, « Féminisme : deux ou trois choses sur l'avenir... », *Cités*, Presses Universitaires de France, 2002/1, n°9, p.49

actives dans la démarche en participant aux rencontres ou en répondant à l'appel à témoignages ; d'autre part qu'une barrière est dressée entre la chercheuse et les agricultrices qui ne se reconnaîtraient pas dans les revendications féministes.

Ainsi, une partie de la population est plus difficilement mobilisée, les 'invisibles' du milieu.

Les profils des agricultrices en Pays Basque Nord sont multiples, tant en termes de productions sur l'exploitation, d'âges, de parcours... Il est important de récolter des témoignages les plus représentatifs possibles de cette richesse et de cette diversité.

L'analyse qui suit est basée sur les données qualitatives récoltées au cours de ces six mois. Elle ne tend pas à être généralisée à l'ensemble des agricultrices. Saisir toute la complexité de la population des paysannes du Pays Basque Nord nécessiterait plus de temps. Il s'agit plus précisément ici de dégager, au-delà des spécificités des témoignages, des problématiques communes et les tensions auxquelles elles sont soumises au quotidien dans l'exercice de leur métier du fait de leur genre.

Enfin, quelques mots sur ma position d'enquêtrice. Bien qu'une posture de neutralité soit adoptée, chaque enquêtrice porte avec elle son vécu, son cadre de référence et ses ressentis. En être consciente fait partie du métier de sociologue. De plus, « en fonction des situations d'enquête, le statut d'un enquêteur aura des effets sur le recueil des informations en termes, par exemple, de complicité ou de concurrence entre l'enquêteur et les personnes interrogées, ou de proximité ou de distance au sujet. »<sup>14</sup> L'enjeu n'est donc pas de faire abstraction de ces informations, mais de savoir les prendre en compte dans l'analyse.

C'est en terrain totalement inconnu que je me suis aventurée. Je ne suis ni originaire du Pays Basque, ni issue du milieu agricole. Un premier temps est nécessaire pour prendre connaissance des acteurs, actrices, enjeux et du lexique spécifique au milieu.

Mon entrée sur le terrain a été facilitée :

- Par le fait que je sois une femme. Un climat de confiance s'instaure plus facilement grâce à la reconnaissance réciproque en tant que femme

---

*« Vous ne savez pas ce que c'est  
un tas d'ensilage ?  
Bah ! C'est mal barré alors ! »*

---

---

<sup>14</sup>Chapitre IV, Le terrain d'enquête, *Les méthodes qualitatives*, S. Alami, D. Desjeux, I. Garabuau-Moussaoui, PUF, 2019, p.74

et aux points communs sociétaux qui en découlent.

- Par ma non-appartenance :
  - Au milieu agricole. Les agricultrices se retrouvent en position d'expertes, tandis que mon statut de sociologue prend « moins de place ». Ce contexte leur confère leur légitimité. Ainsi placée en « apprenante » du milieu agricole, les agricultrices sont les « sachantes » du secteur. Là aussi, les conditions d'un climat de confiance sont réunies.
  - Au Pays Basque Nord. Les agricultrices savent que j'arrive fraîchement sur leur territoire. Je ne porte donc pas l'héritage territorial et les « qu'en dira-t-on ? » inhérents. L'échange s'allège de ce poids, présent dans les autres relations intra-familiales, intra-amicales, intra-villageoises, intra-Pays Basque...
- Par mon absence d'affiliation politique : bien que représentant une structure locale, je suis extérieure au réseau et je ne connais personne. Ou plutôt, personne ne me connaît.

Plusieurs thèmes ressortent de cette analyse, dont trois en particulier que je développe ici : la reconnaissance en tant que cheffe d'exploitation, l'organisation genrée de l'exploitation et son impact sur le travail, et enfin, la place qu'occupent les femmes dans les réseaux paysans.

Tous les prénoms sont modifiés, certaines informations sont retirées (lieux évoqués, caractéristiques spécifiques de l'exploitation, de la personne en question, etc.) afin de préserver l'anonymat des enquêtées.



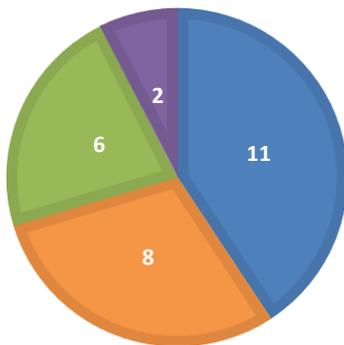
## Caractéristiques des 27 répondantes

- 27 enquêtées entre 26 et 59 ans (âge moyen : 40 ans)
- Installées entre 1987 et 2021
- 22 sont originaires du Pays Basque
- 7 installées HCF (selon la définition utilisée pour l'attribution de la DJA)
- 20 sur les 27 ont au moins un label de qualité pour leurs produits (BIO/Ossau Iraty/IDOKI)

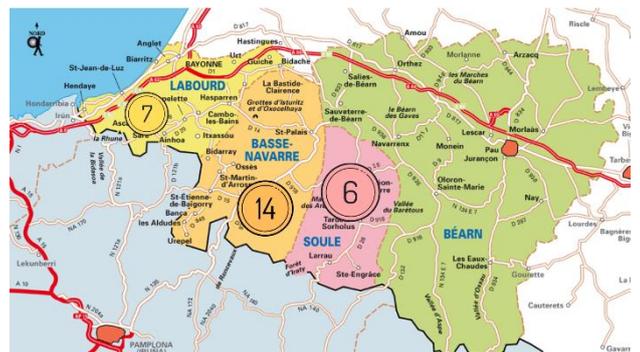
Types de productions : maraîchage, poules pondeuses, piment, ovin lait, bovin viande, bovin lait, plantes aromatiques et médicinales.... Avec ou sans transformation, en vente directe ou non.

### STATUT JURIDIQUE DES ENQUÊTÉES

■ EI ■ GAEC (entre conjoint.e.s) ■ GAEC (autre association) ■ EARL



### REPARTITION GEOGRAPHIQUE DES ENQUÊTÉES



### QUELQUES DEFINITIONS

- GAEC : Groupement Agricole d'Exploitation en Commun. Accessible pour les deux membres d'un couple depuis 2011
- EARL : Exploitation Agricole à Responsabilité Limitée (peut être unipersonnelle)
- EI : Entreprise Individuelle
- HCF : Hors cadre Familial, utilisation des critères d'attribution DJA comme définition de référence
- DJA : Dotation Jeune Agriculteur

## 1. Des difficultés à obtenir la reconnaissance en tant que cheffes d'exploitation

Les femmes dans le milieu agricole ont longtemps été des « femmes de paysan » ou « filles de paysan » plus que des agricultrices à part entière. Elles étaient sans réelle place sur l'exploitation ni statut. L'arrivée tardive<sup>15</sup> du mot « agricultrice » dans notre vocabulaire en atteste par ailleurs. Ce n'est pas pour autant qu'elles ne participaient pas aux travaux de la ferme. Ces représentations changent avec le temps, bien sûr. Ceci est reflété par l'évolution des statuts juridiques qui participent à reconnaître de façon plus officielle le travail effectué par les femmes dans le milieu agricole, ainsi que l'augmentation des installations de femmes seules sur des exploitations. L'acquisition du statut de cheffe d'exploitation suffit-elle à obtenir la reconnaissance de ses pairs ?

Lorsqu'elles sont installées en forme sociétale, les cheffes d'exploitation sont-elles considérées comme étant égales aux hommes avec lesquels elles travaillent ? Que se passe-t-il donc pour les femmes installées seules ?

Dans cette première partie, je m'attarde sur les difficultés vécues par les agricultrices à se sentir légitimes en tant que cheffes d'exploitation et reconnues comme telles par leurs pairs.

Alors que la visibilité des agricultrices augmente et que leur installation paraît simplifiée, le quotidien semble plus nuancé. Nous pourrions aborder ceci sous différents angles : l'accès au foncier, les relations avec les banques, l'élaboration du projet et l'accompagnement... Ici, il est question des agricultrices qui s'installent et de leur situation une fois sur l'exploitation.

Les agricultrices interrogées soulèvent que la personne considérée comme responsable et représentante de l'activité agricole, celle qui s'en occuperait en priorité, reste encore souvent l'homme, qu'il participe activement ou non au travail agricole.

### Des agricultrices dans l'ombre

Prenons le cas de Mathilde : elle travaille sur l'exploitation de son conjoint depuis 2017 de façon informelle, et rejoint le GAEC, à parts égales, en 2019. Elle est donc cheffe d'exploitation

---

<sup>15</sup> Un premier travail sur la féminisation des noms de métiers apparaît avec la « Commission de féminisation des noms de métiers et de fonction » en 1984.

au même titre que son époux. Elle n'a pourtant pas l'impression d'être toujours prise au sérieux.

*Je rentrais les brebis et un des voisins qui me voyait m'a dit "alors ! tu fais la bergère ?!" Je fais pas la bergère en fait, je suis bergère ! C'est pas un jeu, c'est pas un passe-temps ! A ce compte-là ça va faire 4 ans que je fais la bergère. – Mathilde (38 ans, GAEC)*

Il serait trop aisé de balayer un tel témoignage de la main, de dire qu'il est anodin, anecdotique. En réalité, les termes employés par leurs collègues pour parler des agricultrices ont leur importance : alors qu'ils pourraient attribuer à chacune un sentiment de légitimité et de reconnaissance, ils dévalorisent le travail qu'elles effectuent quotidiennement. Le parallèle entre le travail de Mathilde et un jeu minimise à la fois la quantité et la qualité du travail fourni, et est infantilisant.

Pour Kattalin, installée avec son conjoint Xabi sur la ferme familiale de ce dernier, c'est un « projet de vie » qu'elle décrit. Un projet imaginé à deux. Elle a participé activement aux choix d'ateliers, aux différentes décisions qui ont façonné la ferme actuelle. Mais elle se sent invisible lorsqu'il est question de « l'activité de Xabi ». Ce sentiment est renforcé lorsque son mari parle des travaux qu'ils effectuent, à deux, à la première personne du singulier.

*Souvent les gens disent que c'est "l'activité de Xabi" alors qu'on est à 50/50. C'est toujours redirigé vers l'homme. Comme si toi, tu ne faisais absolument RIEN. Sans s'en rendre compte, il dit souvent : "je fais" comme si moi je n'étais pas là, et il n'emploie pas le "on" ou le "nous", "avec Kattalin" etc, ... on dirait qu'il n'y a que lui qui travaille. – Kattalin (41 ans, GAEC)*

Comme Mathilde, Kattalin n'est pas indifférente aux paroles employées par ses pairs. Qu'il s'agisse des personnes extérieures ou de son mari, puisque ni les un·e·s ni l'autre ne verbalisent sa participation aux travaux. Ceci contribue à passer sous silence sa place dans la ferme.

Finalement, nous ne sommes jamais bien loin de l'iconique « *Il est où le patron ?* »<sup>16</sup>, qui a d'ailleurs été vécu par certaines enquêtées, comme Constance.

Après quelques années de salariat agricole, Constance et son conjoint cherchent à reprendre une ferme pour une installation hors cadre familial. Bien qu'ils soient tous deux arrivés au même moment sur la ferme, certains voisins font référence aux brebis comme si elles étaient uniquement celles de son compagnon. Lorsque les deux sont présents, un voisin s'adresse prioritairement au conjoint, en le tutoyant.

*Je me rappelle une des premières fois où j'étais là, un des voisins est arrivé et il me dit "il est où le chef ?!" « Il n'est pas là mais je suis là moi. »*

*Et un autre voisin qu'on voit très souvent, il s'adresse à mon conjoint et non pas à nous, en le tutoyant. Il lui dit "tu" quand il parle de la ferme ou des brebis "tes béliers, tes brebis, ta montagne" bon, voilà. – Constance (29 ans, GAEC)*

Dans le cas d'exploitations gérées par un couple, malgré le statut de cheffes d'exploitation, la responsabilité de la ferme est encore trop souvent spontanément désignée comme appartenant aux hommes, alors même que les deux membres du couple sont à parts égales dans la société.

### **Qu'en est-il pour les femmes qui ne sont pas installées avec leur compagnon ?**

Ici encore, les rapports de genre se font sentir, bien que les hommes dont il est question ne travaillent pas sur la ferme. La hiérarchie des sexes est visible, ce qu'illustre notamment le cas d'Itsaso. En 2014, elle reprend seule la ferme de son père. Son frère, Bixente, travaille à l'extérieur. C'est pourtant de « la ferme de Bixente » dont on parle autour d'elle.

*Combien de fois j'ai entendu c'est "la ferme de Bixente", mon frère, "Ah c'est toi qui as repris la ferme du père de Bixente ?!" Accessoirement, c'était mon père aussi ! Des fois, tu te sens un peu transparente. Et moi, j'existe en vrai ! – Itsaso (33 ans, EI)*

---

<sup>16</sup> Une bande dessinée intitulée ainsi vient par ailleurs de paraître : M. Bénézit & Les Paysannes en Polaire, *Il est où le patron ?* Éditions Marabout, 2021

---

**Avoir le statut de cheffe d'exploitation, c'est une chose. Être reconnue comme cheffe d'exploitation, c'en est une autre !**

**Les conventions sociales perdurent : l'association chef d'exploitation/homme reste le premier réflexe. Les agricultrices sont confrontées à l'évolution lente de l'imaginaire collectif et la place qu'ont les femmes dans l'agriculture.**

---

### **Des agricultrices sous-estimées ?**

Quel que soit le domaine dans lequel on évolue, on peut s'attendre à voir des débuts hasardeux. La confiance grandit avec l'expérience. Se sentir légitime dans le milieu professionnel nécessite du temps. Ce temps est d'autant plus important pour des femmes à qui on rappelle quotidiennement qu'elles n'ont pas leur place. Devoir « faire ses preuves »<sup>17</sup>, ne pas avoir droit à l'erreur, ne pas être crédible, deviennent des sources de pression supplémentaires pour les agricultrices.

Lorsque je demande à Itsaso si à ce jour on parle encore de « la ferme de Bixente » elle me répond que non, qu'elle commence à être prise pour une cheffe d'exploitation, et non plus la fille qui « bricole » sur l'exploitation de son père. Cela fait 7 ans qu'elle s'est installée.

Mathilde « fait la bergère », Itsaso « bricole » : leur contribution sur la ferme est minimisée, relevant plus d'une aide ponctuelle que d'un travail à part entière. Cette caractérisation du travail des femmes n'est pas nouvelle ni propre au milieu agricole. Nous le retrouvons également à l'inverse, lorsque les agricultrices en couple parlent de l'aide apportée par leurs conjoints dans les tâches domestiques.

*[En ce qui concerne les enfants, la maison] j'ai l'aide de mon mari, je n'ai vraiment pas à me plaindre. Bon peut être pas toutes les tâches, mais il m'aide énormément. – Brigitte (40 ans, EARL)*

---

<sup>17</sup> Le sentiment de devoir faire ses preuves est régulièrement évoqué au cours des entretiens. J'y reviendrai dans la troisième partie de ce rapport

Appeler cette participation de *l'aide* revient à considérer qu'elle n'est pas obligatoire et maintient un déséquilibre, que je développerai plus en profondeur dans la deuxième partie.

Ne pas reconnaître le travail des agricultrices à sa juste valeur peut aussi avoir lieu au sein même du GAEC. Dans le cas de Lorea, c'est sa mise en couple avec un agriculteur qui vient rassurer ses parents avec qui elle est associée depuis dix ans, à tel point qu'ils se permettent enfin de partir en vacances. Bien que l'arrivée de leur fille aurait pu leur permettre de partir en vacances, ils ne l'ont pas fait. Ils n'ont pas souhaité la laisser seule sur l'exploitation, mais se l'autorisent maintenant qu'elle a un compagnon agriculteur. Ce dernier ne travaille pas sur leur ferme mais représente une garantie, quelqu'un en capacité d'apporter de l'aide en cas de besoin.

*Mon père, c'est la génération un peu macho... Les femmes en agriculture ça va... mais avec un compagnon, c'est mieux quoi. (Rires) Cette année, révolution, ils sont partis en vacances ! Avant, ils n'auraient jamais voulu partir. – Lorea (32 ans, GAEC)*

Les agricultrices auprès desquelles j'ai réalisé l'enquête ne se plaignent pas d'être constamment cibles de critiques. C'est un sentiment général de devoir redoubler d'efforts pour faire leurs preuves, d'être « attendues au tournant » qu'elles évoquent. Comme l'explique Adèle, qui a repris seule l'exploitation familiale : si une agricultrice est en difficulté, c'est normal c'est une femme, mais si elle s'en sort, alors elle gagne en respect.

*Si tu ne réussis pas, boh, à la rigueur... t'es une nana. Et, si tu y arrives... C'est du respect. Tu gagnes en respect. – Adèle (40 ans, EI)*

Il y a une certaine ambivalence face au respect qu'acquièrent les agricultrices : en effet, puisqu'il n'est pas attendu d'une paysanne qu'elle fasse les travaux d'hommes, sa réussite – à la tonte par exemple – relève d'un exploit et est survalorisée. C'est ce que décrit notamment Constance.

*Après il y a les tontes aussi... C'est marrant, les tontes... C'est toujours dans des milieux masculins. Mais alors là, quand t'y arrives, on te valorise : "Ah mais t'as vachement bien tondu ! C'est très bien !" – Constance (29 ans, GAEC)*

D'autres fois, ce n'est pas la survalorisation dont il est question, mais plutôt la facilité avec laquelle les agricultrices estiment obtenir de l'aide :

*Justement, comme on ne me croit pas capable, on m'aide beaucoup ! Si je demande de l'aide on me dit souvent oui.*

Tu en joues un peu du coup ?

*Ça peut arriver... (rires) – Ana (31 ans, EI)*

Les agricultrices peuvent ainsi se retrouver au croisement de sentiments contradictoires : l'absence de reconnaissance et la survalorisation de leur travail ; des exigences importantes et des faibles attentes de leur part. Autrement dit, la barre est placée haute, mais on ne s'attend pas à ce qu'elle soit atteinte !

*Un des voisins avec qui je m'entends bien, tout le temps il me dit : "Oh là là t'es vaillante ! Oh là là tu fais ça !" Ça l'étonne que j'y arrive. – Nathalie (34 ans, EI)*

Obtenir de la reconnaissance pour le travail qu'elles choisissent de faire n'est pas chose facile. Il importe de se battre contre nombre de représentations rétrogrades, qui sont encore bien présentes.

Ceci est une première conséquence directe du genre, et plus précisément des stéréotypes qui y sont associés, dans le fait d'être cheffe d'exploitation. Imaginées comme « des objets fragiles et précieux »<sup>18</sup>, les femmes sont pensées comme dotées de capacités différentes – et inférieures – des hommes. Ces représentations très rigides desservent à la fois femmes et hommes, qu'elles cantonnent à des rôles très spécifiques.

Cela dit, il ne s'agit pas d'une préoccupation pour toutes : sur les 27 agricultrices interrogées, un tiers n'a pas abordé cette thématique au cours des entretiens. Ces neuf agricultrices partagent plusieurs points communs : elles sont originaires du Pays Basque, elles ont grandi sur une ferme, et pour la majorité d'entre-elles, (7 sur les neuf) elles sont identifiées dès leur enfance comme « repreneuses »<sup>19</sup> de l'exploitation familiale.

---

<sup>18</sup> E. Goffman, *L'arrangement des sexes*, La dispute, collection Le genre du monde, 2002, p.67

<sup>19</sup> Dans *De génération en génération, arrangements de famille dans les entreprises viticoles de Cognac*, Raisons d'agir, Paris, 2010, C. Bessière différencie les situations de transmission et identifie notamment la catégorie des repreneur.se.s - contrairement aux héritier.e.s ou viticoles- , qui sont dotés de capital scolaire et social agricole et ont choisi tôt de reprendre l'entreprise.

---

**Les stéréotypes de genre sont très présents dans ce milieu professionnel qui repose historiquement sur la force physique.**

**Des agricultrices se retrouvent à la croisée de sentiments à leur égard : doutes sur leurs capacités, survalorisation ou dévalorisation de leur travail...**

**En découle un sentiment d'obligation implicite à redoubler d'efforts pour acquérir légitimité, confiance et reconnaissance.**

---







## 2. Une organisation du travail soumise aux rapports de genre

Dans sa thèse, Christophe Giraud évoque l'influence des mouvements de jeunes agriculteurs dans la répartition genrée des espaces :

« L'assignation à la femme rurale de l'espace de la maison a été promue de longue date par les mouvements de socialisation de la jeunesse en milieu agricole. La Jeunesse Agricole Chrétienne (JAC) en premier lieu à partir de 1929 puis le Mouvement Rural de la Jeunesse Chrétienne (MRJC) depuis 1965 ont développé un discours relatif à la place de la femme dans l'exploitation agricole et à son assignation au foyer [Perrot, 1987]. La maison, son aspect et son entretien (ainsi que quelques extensions comme la basse-cour ou le jardin) font partie des territoires qui devaient être administrés par la bonne épouse tandis que les champs, les machines et l'extérieur de la maison étaient dévolus au mari. »<sup>20</sup>

Il y a donc d'une part une division spatiale du travail. A cela s'ajoute une hiérarchie : selon les tâches qu'on effectue on n'a pas la même légitimité, et selon le genre, on n'effectue pas les mêmes tâches.

La partie 'valorisée' du métier, à savoir le travail de la terre, le travail avec les animaux, tout ce qui est rapport avec l'extérieur et le productif est généralement associé aux hommes. C'est un travail physique, qui nécessiterait une force dont les femmes ne seraient *a priori* pas dotées.

Pour ce qui est de la gestion, la comptabilité, de l'administratif... des parties finalement tout aussi nécessaires à la viabilité de l'exploitation, ce sont des tâches souvent attribuées aux femmes et considérées comme 'annexes', invisibles et dévalorisés. C'est ce que Françoise Héritier appelait la « valence différentielle des sexes ». Elle « traduit la place différente qui est faite universellement aux deux sexes sur une table des valeurs et signe la domination du principe masculin sur le principe féminin »<sup>21</sup>.

Comment est-ce que ces constructions se manifestent sur le lieu de travail -la ferme- et comment les agricultrices évoluent-elles dans un milieu pensé par et pour les hommes ?

---

<sup>20</sup> C. Giraud, Doctorat de Sciences Sociales *Chambres d'hôtes à la ferme et autonomie de la femme en agriculture*, sous la direction de François de Singly, Université Paris Descartes, 2001, Chapitre 3, p.118

<sup>21</sup> F. Héritier, *Masculin / Féminin II*, Odile Jacob, 2002, p.127

Dans cette partie, j'évoque dans un premier temps les inégalités qui perdurent dans le travail sur la ferme. Dans un deuxième temps, je parle des stratégies et tactiques mises en place par les agricultrices pour faire évoluer les pratiques.

### La persistance d'une organisation genrée du travail

Bien qu'elle soit importante dans la construction identitaire de chacun·e, obtenir la reconnaissance de l'entourage et des pairs lorsqu'on est une agricultrice ne signifie pas que l'égalité entre femmes et hommes est atteinte. Rares sont les personnes entièrement défaites des assignations de genre, et il en va de même chez les agricultrices.

Prenons le cas de Sandrine qui est en GAEC avec sa mère sur l'exploitation familiale. Depuis petite, elle a comme souhait de s'installer et travailler avec des brebis. Elle suit des études agricoles et commence par prendre un poste à l'extérieur pour s'assurer un revenu, tout en travaillant sur la ferme. Elle a toujours participé aux travaux, elle grandit voyant sa mère sur la ferme et son père à l'extérieur. Pourtant la division sexuée du travail est très visible, notamment lorsqu'on regarde les relations qui l'unissent aux autres membres de sa famille. Son oncle, par exemple, gère une exploitation seul.

Leur organisation de l'entraide est très parlante :

*Je lui fais les papiers (rires) On s'entraide. Je lui fais depuis toujours, même quand j'étais à l'école c'est moi qui les faisais. Avant, c'était ma mère.*

Il t'aide en retour ?

*Oui, par exemple quand j'ai besoin de déplacer les brebis, il a un camion, donc il vient.*

Il y a d'autres choses pour lesquelles tu l'aides ?

*Le ménage... ça compte, non ? (rires) Ma mère, ou moi. Bon, c'est deux hommes tous seuls. Enfin... Ils étaient toujours avec leur mère, et quand elle est partie... –*

Sandrine (32 ans, GAEC)

Ce sont les femmes qui prennent en charge l'administratif (personnel et professionnel) de l'oncle, ainsi que son ménage. Lui, possède des équipements et donne des coups de mains en retour. Cette répartition des tâches semble avoir toujours eu lieu : avec la grand-mère de Sandrine, puis sa mère, puis Sandrine elle-même. A partir du moment où elle a suffisamment

de connaissances pour s'occuper des tâches administratives, elle prend le relai. C'est donc une jeune adolescente de 14 ans qui s'occupe de tous les papiers : impôts, déclarations, primes... De même, elle participe à ces travaux dans l'entreprise de son conjoint, et s'investit dans diverses associations agricoles également pour la trésorerie et l'administratif. On peut donc en déduire sans prendre trop de risques que Sandrine apprécie ce travail. Ce qui est intéressant, ici, ce n'est pas simplement une apparente division sexuée du travail, mais la justification qu'il y a derrière celle-ci : ce sont « *deux hommes seuls...* » Seraient-ils dénués des capacités nécessaires pour faire ce travail ? Quelles sont les conséquences d'une telle répartition du travail ?

Les entretiens que j'ai réalisés ont montré comment l'organisation du travail, genrée, peut rapidement devenir un frein pour les agricultrices. Et ce, qu'elles soient installées en couple, seules, associées avec d'autres personnes.

Une dissymétrie se pose à la fois au regard de la répartition du travail sur l'exploitation et de la répartition du travail domestique.

Les recherches de l'INSEE sur l'emploi du temps des citoyen·ne·s montrent qu'en France, en 2010, « chez les couples avec enfants, les femmes travaillent en moyenne 54h/semaine, 20h de travail rémunéré et 34h de travail domestique non rémunéré ; dans les mêmes ménages les hommes travaillent en moyenne 51h/semaine, dont 18h de travail domestique et 33h pour les activités professionnelles rémunérées. »<sup>22</sup>

Lorsqu'on regarde ces résultats par catégorie socioprofessionnelle (CS), l'écart le plus creusé concerne *les agriculteurs/artisans/commerçants*. En effet, sur l'ensemble des CS, les hommes passent en moyenne 135 minutes/jour aux tâches domestiques, contre 223 minutes pour les femmes. Chez les *agriculteurs/artisans/commerçants*, les hommes passent en moyenne 97min/jour aux tâches domestiques contre 227 pour les femmes, soit 2.3 fois plus que leurs homologues masculins.<sup>23</sup>

Ces chiffres sont susceptibles d'avoir évolué depuis 2010, pourtant il s'agit toujours d'une réalité vécue par les agricultrices, d'autant plus qu'il y a la particularité que le lieu de travail et le lieu de vie peuvent difficilement être distingués chez un grand nombre de paysannes.

---

<sup>22</sup> S. Gollac, C. Bessière, *Le genre du capital*, La Découverte, 2020, p.13

<sup>23</sup> [Les travaux domestiques en 2010, Enquête emploi du temps INSEE, Résultats](#)

Par 'tâches domestiques', j'entends toutes ces activités qui contribuent au fonctionnement du ménage, qu'il y ait des enfants ou non. Une répartition inégale de ces tâches implique une double journée, où il faut de front mener la logistique familiale et professionnelle.

Puisque le travail sur l'exploitation ne doit pas être fait au détriment du travail domestique, vouloir participer à un maximum de travaux sur la ferme revient souvent à accepter un cumul pour les femmes. Sylvie, qui s'est installée sur l'exploitation de son conjoint après un travail à l'extérieur pendant plusieurs années, explique devoir « jongler » entre le travail de la ferme, la préparation des enfants... Et si elle n'est pas disponible pour le faire, c'est une autre femme de la maison, la belle-mère, qui prend le relais. Ce n'est qu'en ultime recours que le mari prend en charge cette partie du travail.

*Oui alors là... les enfants, la ferme... C'est un peu plus compliqué. Il faut jongler, je vais à la traite, puis je reviens pour préparer les enfants, puis je repars.*

Et votre mari, il jongle aussi ?

*Non, non ! Lui, non. Ça, c'est moi (rires) Faut pas exagérer non plus! S'il fallait, il l'aurait fait.*

Pourquoi il ne faut pas ?

*Bah parce que je suis là. Et puis quand je ne suis pas là, il y a sa mère. – Sylvie (51 ans, GAEC)*

La présence sur l'exploitation, et donc à la « maison », semble imposer une répartition du travail genrée. Le témoignage de Sylvie met en lumière sa disponibilité implicite, liée au fait qu'elle ne travaille pas à l'extérieur.

Frédérique fait ce constat également. Issue du milieu agricole, elle renonce à reprendre l'exploitation de sa famille qui est trop loin de celle de la famille de son époux, où celui-ci souhaite s'installer sans tarder.

Elle effectue ainsi une dizaine d'années de salariat agricole avant de s'installer sur l'exploitation de son conjoint. Ils ont deux enfants à cette époque, et elle est enceinte du troisième. Elle participe de plus en plus sur la ferme -où elle vit- et s'y sent plus investie que dans son travail salarial. Au cours de notre entretien, son mari nous rejoint et y assiste pour

un temps. A l'époque où Frédérique est salariée, c'est son époux qui s'occupe des enfants le matin. Le couple bénéficie également de l'aide des parents pour s'occuper des enfants. Elle décrit cette partie de leur vie ainsi : « *la période où il était tout seul et moi je travaillais à l'extérieur ce n'était pas forcément idéal. En termes de quantité de travail pour lui ça faisait beaucoup.* » Son installation implique pour elle une augmentation de sa charge mentale.<sup>24</sup>

Frédérique : *Quand on part travailler... on a l'esprit plus tranquille que quand on travaille à la ferme. Tu te dis 'ah... Il faut préparer à manger', 'ah y'a les enfants ils vont revenir...' Alors que quand je partais travailler, qu'à 17h j'étais pas rentrée, je me posais pas la question de qui était là pour les enfants ni quoi que ce soit. (Se tourne vers son conjoint) Les enfants ils étaient plus avec toi et avec mamie... Le matin t'y étais beaucoup avant. Alors que quand je suis revenue...*

**Son mari : Il n'y avait pas le choix oui.**

Frédérique : *Quand je suis revenue en fait... c'était plus moi qui faisait ça.*

**Son mari : Oui oui, après l'organisation elle s'est faite comme ça aussi quoi... –**

Frédérique (39 ans, GAEC)

Cette organisation « naturelle » du travail, Frédérique a essayé de la changer, mais ses tentatives échouent. Les termes employés par son époux sont intéressants : « il n'y avait pas le choix », « l'organisation s'est faite comme ça ». Comme s'il s'agissait d'une force contre laquelle ils ne peuvent rien, ça serait dans l'ordre des choses que la répartition soit ainsi.

*Je lui disais au début, quand on redescend les bêtes de la montagne en septembre, on fait un matin sur deux : un matin l'un soigne et l'autre s'occupe des enfants... Mais en fait ça a duré une semaine et après c'est lui qui va tout le temps aux bêtes. Ça ne tient pas.* – Frédérique (39 ans, GAEC)

Cette organisation, récurrente, est régulièrement justifiée et appuyée par le besoin d'efficacité. La présence plus importante du conjoint sur l'exploitation s'explique notamment

---

<sup>24</sup> « La notion de 'charge mentale' souligne le poids de [la] gestion globale, sa complexité croissante et ses contraintes, mais aussi la pluralité des compétences cognitives qu'elle mobilise. Des capacités mentales de gestion et d'organisation, mais aussi de prévision, de mémorisation, de coordination, de réponse aux imprévus. » M. Haicault, *La charge mentale. Histoire d'une notion charnière (1976-2020)*, 2020, HAL p.1

par son autonomie quant à l'utilisation des machines agricoles. Elle va donc être compensée par une présence plus importante de la femme à l'intérieur.

*J'ai l'impression que quand on est une femme on a énormément de choses à rattraper. Avec tous ces outils. Mais tout s'apprend ! Faut se faire violence quoi. Et c'est plus confortable d'aller derrière un bureau. Faire des papiers, plutôt que passer deux heures de plus que l'autre à sortir une boule... C'est ça aussi, la gestion du temps est très compliquée. – Constance (29 ans, GAEC)*

Mathilde, qui a travaillé officieusement sur la ferme familiale de son conjoint quelques années avant de s'y installer officiellement me dit ainsi :

*Il en fait plus sur l'exploitation, et moi, j'en fais plus à la maison. Si je lui demande, "est-ce qu'on peut faire ensemble le ménage", s'il est dispo, il va me dire "oui volontiers". Mais il part du principe que c'est plutôt à moi de lui demander. Il y a des fois où je le comprends très bien, et puis d'autres fois où je me dis qu'il pourrait se rendre compte que je suis débordée. – Mathilde (38 ans, GAEC)*

Cette redistribution de la charge de travail ne convient pas systématiquement aux agricultrices interrogées. L'installation participe parfois à clarifier les rôles : Mathilde y voit une façon d'officialiser et clarifier sa place. Elle ne donne plus de simples « coups de main », son travail consiste à être sur la ferme. Elle s'y sent plus légitime, mais elle ne partage pas pour autant la charge mentale avec son époux. Mais alors qu'elle me parle de l'investissement « facile » de son mari dans les rendez-vous liés à leur fille, elle dévoile les conditions qu'elle réunit pour qu'il puisse être disponible :

*Il va s'en occuper très facilement. On avait une réunion avec l'école, j'avais envie qu'il vienne. Donc déjà, je lui dis la date. Je prends un horaire où je sais qu'on peut se déplacer les deux par rapport aux travaux, et après, si je lui exprime que je veux qu'il vienne, il vient volontiers. Là-dessus il n'y a pas franchement de discussions, parce qu'en fait, ça se fait naturellement et que les deux on est impliqués. – Mathilde (38 ans, GAEC)*

Légitimer sa place sur la ferme n'implique pas une redistribution des tâches : plus de travail en extérieur ne sous-entend pas moins de travail à l'intérieur, mais bien un cumul.

Ceci, Oria aussi l'a vécu. Installée en 1987 avec son époux, elle participe depuis toujours à la tonte. C'est d'ailleurs elle qui apprend à son mari -qui au départ ne tondait pas- les techniques de tonte à la main. Pourtant, Oria se charge également du repas pour les tondeurs. Elle y travaille la veille et part plus tôt lorsque les bergers lui font comprendre qu'ils ont faim.

C'est une sorte de compromis entre le respect des traditions et une forme d'émancipation de ces dernières : en préparant le repas, Oria répond aux exigences qui sont attendues d'elle, mais elle se fait également une place au sein des tondeurs.

*J'ai toujours tondu, et du reste, au début, mon mari ne tondait pas. Enfin disons que le jour de la tonte il ne tondait pas, je lui ai appris, maintenant, il tond.*

Et qui cuisine du coup ?

*Beh moi je cuisine la veille... Je pars un peu plus tôt de la tonte... Ils me disent "bon, on a envie de manger à midi !" (Rires) – Oria (59 ans, EARL)*

En s'organisant ainsi, Oria ne vient pas remettre en question les enjeux identitaires derrière cette tradition de longue date.

La répartition genrée du travail fait souvent, mais pas uniquement, référence à l'éducation des enfants et tout ce qui découle de la parentalité. Être mère, Adèle, agricultrice depuis plus de dix ans, l'a trouvé difficile à concilier avec son métier.

*Tout ce qui est maternité. J'ai été maman très vite après mon installation, ça c'est très dur. Parce que la première des choses à gérer c'est la grossesse. Et comment tu fais quand tu es toute seule quoi. – Adèle (40 ans, EI)*

Installée seule sur son exploitation familiale, le père de son enfant est également chef d'exploitation. Elle évoque au cours de l'entretien ses difficultés à être remplacée durant son congé maternité, notamment les weekend où le travail ne s'arrête pas, mais le remplacement si. C'est toute une logistique à prévoir : remplacements et congés maternités évoluent d'ailleurs pour les paysannes, mais leur mise en place n'est pas systématique. Adèle travaille encore, donc, et reprend avec la traite deux semaines après l'accouchement. Par la suite, le travail d'éducation des enfants n'est pas également réparti, comme on peut le voir lorsqu'elle évoque les coups de main qu'elle et son conjoint se donnent sur leurs fermes respectives :

*[Il ne me demandait pas d'aide sur sa ferme]. Il savait déjà que moi j'avais les gosses, la ferme. Lui il avait que la ferme à gérer, la sienne. – Adèle (40 ans, EI)*

La charge des enfants lui revient. Ce n'est qu'à leur séparation qu'elle va tendre à être rééquilibrée avec la garde partagée.

**J'ai parlé en premier lieu de la répartition du travail. Il est important maintenant d'évoquer l'environnement de travail en lui-même.**

Ce que j'ai trouvé particulièrement frappant, c'est que l'agriculture et le travail agricole sont considérés comme neutres. En réalité, et comme dans de nombreux autres milieux professionnels, ils sont historiquement construits par des hommes et pour des hommes. Il pourrait en résulter un environnement de travail plus 'hostile' pour une femme, que les agricultrices doivent donc appréhender et maîtriser.

Les entretiens ont fait émerger les nombreuses fois où des agricultrices composent avec des outils trop lourds, une organisation de l'espace ou du travail en lui-même qui n'est pas adapté à leurs besoins.

*Je n'ai pas envie d'être égale à l'homme, j'ai envie de juste, qu'on réponde à nos besoins en fait. Aux besoins de femmes. Comme il faut répondre aux besoins des hommes. On a vraiment des besoins très différents ! Je le vois ici, quand j'ai mes règles et quand je n'ai pas mes règles je n'ai pas la même forme. – Kattalin (41 ans, GAEC)*

Kattalin parle ici des spécificités biologiques de son corps. Les différences hormonales, physiologiques, la capacité à enfanter et les changements liés à la grossesse ont été évoqués à plusieurs reprises.

Ce qui aurait tendance à justifier l'incapacité d'une femme à exercer un métier comme celui-ci, où le corps est l'outil de travail premier, soulève une problématique bien précise : le fait de prendre des caractéristiques jugées 'masculines', comme norme, comme base sur laquelle tout est pensé<sup>25</sup>. Ceci laisse très peu de marge de manœuvre pour les personnes, femmes, hommes ou autres, qui ne répondent pas à ces critères.

---

<sup>25</sup> Le livre « Femmes invisibles, comment le manque de données sur les femmes dessine un monde fait pour les hommes » de Caroline Criado Perez, *First Editions*, 2020, traite ce sujet de façon plus large, en s'appuyant notamment sur les expériences

Ces représentations changent petit à petit, mais de nombreuses caractéristiques sont encore attribuées *naturellement* à un sexe ou un autre. Leur construction sociale - et donc notre capacité à les changer ! - est encore difficilement admise.

Mettre en place des alternatives ne va pas nécessairement de soi non plus. D'une part, il s'agit d'un investissement financier, d'autre part la réorganisation peut prendre du temps, et le temps est déjà précieux.

*Il y a des choses que je ne peux pas faire. Comme ces grosses boules là. Donc cette année il avait fait des plus petites boules je crois, exprès. Tu feras plus de boules de foin, donc ça coute plus cher en emballage de boules, et ça prendra un peu plus de place aussi. Et tu feras plus d'allers-retours en tracteur pour aller chercher des boules. – Constance (29 ans, GAEC)*

Un cercle vicieux s'installe, comme dans le cas de Mathilde : l'outil de travail n'est pas adapté, donc elle y va moins, donc elle ne se l'approprie pas, donc elle n'y va pas, donc il n'est pas utile d'investir pour l'adapter...

*C'est parce que sur l'exploitation, y'a mon mari et y'a son père. Aux vaches y'a des barrières que je trouve extrêmement lourdes, ce sont des choses qu'on peut changer... Mais j'y vais très peu. Donc y'a pas de raison que ça soit changé, puisqu'ils gèrent ça comme ça. – Mathilde (38 ans, GAEC)*

Dans mon journal de terrain, un témoignage autour de l'ergonomie du matériel me paraît particulièrement parlant. Lors d'une des rencontres organisées par Andere Nahia, une agricultrice dit ainsi :

*S'installer ça reviendrait à être à la hauteur et faire comme les hommes, et du coup ne pas remettre en question l'ergonomie du matériel par exemple. Il faut s'autoriser à re évaluer et ajuster en fonction de ses capacités sans se sentir dévalorisée. Ne pas avoir les mêmes capacités physiques ça ne veut pas dire ne pas être capable. Il faut trouver d'autres stratégies. – Extrait du journal de terrain, 9/10/2020*

---

scientifiques qui sont réalisées avec les mesures standards de corps masculins.

Le fait d'apporter des changements aux outils, à la ferme, constitue une façon d'approprier un territoire, de se l'approprier, de l'adapter à ses capacités et d'en faire son lieu à soi. Dans un secteur où la force physique est valorisée voire primordiale, il est important de soulever non pas l'incapacité des femmes à faire le travail nécessaire par manque de force, mais plus leur capacité à contourner les obstacles qui apparaissent quotidiennement quand le matériel et l'espace de travail est pensé pour un « physique d'homme »<sup>26</sup>.

Il serait également intéressant de voir quelle part joue le rapport au corps et au soin dans l'organisation du travail sur la ferme. Il est question, ici, de l'ergonomie du matériel. Mais les agricultrices évoquent également leurs besoins de ménager leurs corps dans le travail, de réduire la pénibilité de certaines tâches afin de ne pas s'user trop rapidement. C'est une de leurs motivations dans les investissements sur l'exploitation et dans l'adaptation des gestes et tâches quotidiennes. Cette attention au soin, au corps, est-elle la même chez les femmes et les hommes ? L'éducation genrée ne contribuerait-elle pas ici aussi à créer des différences ?

---

**La répartition inégale des tâches domestiques et de la charge mentale impacte l'implication des femmes sur les fermes.**

**L'environnement et l'outil de travail ne sont pas neutres, ils sont historiquement pensés par et pour les hommes.**

**L'efficacité et le gain de temps justifient souvent le maintien de la division sexuée du travail.**

**De même, le gain de temps et l'investissement financier minimal engendrent des réticences à repenser l'ergonomie du matériel et l'organisation du travail.**

---

---

<sup>26</sup> Je tiens à mettre ici des guillemets. Il me paraît trop réducteur et restrictif de supposer que tous les hommes soient dotés des mêmes capacités physiques, et que ces capacités soient supérieures à celles de toutes les femmes.



Il était nécessaire d'évoquer les inégalités qui existent dans la répartition du travail sur la ferme avant d'aborder les actions quotidiennes menées par les agricultrices pour passer outre des normes machistes, ou parfois même les modifier. Ce sont ces actions que je mets en lumière.

### Le changement de cadre à coups de tactiques et de stratégies

Repenser le travail est une preuve de créativité, permettant au quotidien de reprendre une part d'autonomie sur la ferme. Des agricultrices facilitent également leur travail en limitant un épuisement inutile, à la fois pour elles et leurs associé.e.s. En me basant sur les travaux de Michel de Certeau, je séparerai ces mobilisations en deux catégories :

- Les stratégies sont définies comme étant « le calcul (ou la manipulation) des rapports de forces qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir (une entreprise, une armée, une cité, une institution scientifique) est identifiable. [...] Toute rationalisation « stratégique » s'attache d'abord à un « propre » c'est à dire le lieu du pouvoir et du vouloir propres. »<sup>27</sup> Autrement dit, le *sujet doté de vouloir et de pouvoir* cherche à changer les cadres de son expérience, mobilisant des ressources pour atteindre un but prédéfini et conscientisé.
- Les tactiques, elles, sont des « actions calculées que détermine l'absence d'un propre. [...] Elle doit jouer avec le terrain qui lui est imposé tel que l'organise la loi d'une force étrangère. »<sup>28</sup> En somme, les agricultrices composent avec leur terrain, effectuant des micro-changements au quotidien. Il s'agit d'un ajustement sur le moment.

La tactique principale consiste donc en une réappropriation de l'espace et des outils de travail.

Prenons l'exemple de Mathilde. Elle a grandi dans une famille d'agriculteurs, mais leur production était différente de celle avec laquelle elle travaille dorénavant avec son époux. Elle passe le BPREA puis s'installe. En dehors de cette formation, c'est son mari qui lui transmet une grande partie de ses connaissances sur le fonctionnement de la ferme. Ceci le place en position de sachant : il lui délivre son savoir. Ce n'est que lorsqu'elle se retrouve à effectuer seule sur l'exploitation certaines des tâches, qu'elle se rend compte que l'organisation telle que son mari lui a apprise ne lui convient pas. Les changements qu'elle apporte à son travail

---

<sup>27</sup> M. de Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Folio essais, 1990, p.59

<sup>28</sup> Ibid p.60

quotidien sont par la suite adoptés par le conjoint. Ceci n'a lieu que dans les domaines où elle est amenée à travailler régulièrement, et ces changements s'effectuent, seuls espaces qu'elle s'autorise à s'approprier.

*Il y a des trucs, il me dit comment faire, mais moi après, j'essaie et je me dis "Ah non, c'est pas possible !" Du coup je vais faire autrement. Et ça, quand je lui dis, ou qu'il voit que je fais autrement, il va me dire "Ah mais tu fais comme ça ? Ah mais c'est pas con en fait !" – Mathilde (38 ans, GAEC)*

J'ai reçu beaucoup de témoignages sur les changements dans la façon de faire certains gestes, de moduler l'espace : choisir de déplacer l'alimentation afin de s'éviter des allers-retours avec une brouette de 90kg plusieurs fois par jours, changer la disposition des bottes de foin afin qu'elles soient accessibles constamment... Ce sont des changements qui surviennent du fait de la présence d'agricultrices sur les fermes, par la remise en question de l'ordre établi dans le fonctionnement de l'exploitation. La différence dans les capacités de chacun·e n'est pas vécue comme un défaut, mais comme quelque chose dont les femmes se saisissent pour s'approprier l'outil de travail, le terrain.

L'intérêt d'avoir un espace d'apprentissage bienveillant, dénué de rapports de force, de pouvoir et de genre est également apparaît au cours des entretiens. Dans le cas de Mathilde, le BPREA incarne cet espace. Elle s'y sent libre de poser des questions « idiotes » qu'elle n'ose pas aborder avec son conjoint. Frédérique, quant à elle, préfère apprendre à manipuler des outils loin du regard de son mari, qui la « stresse ».

L'autonomie des agricultrices sur la ferme est étroitement liée à la répartition du travail. Comme souvent dans une entreprise -puisque, après tout, une ferme en est une-, l'organisation est pensée en premier lieu pour son efficacité. Revendiquer la séparation des rôles peut devenir alors un moyen de s'assurer le monopole sur un espace de la ferme.

Je me réfère ici à la *division du travail social*<sup>29</sup> telle que Durkheim l'a pensée : la répartition des tâches rendrait, en théorie, les personnes interdépendantes et permettrait de la cohésion sociale.

---

<sup>29</sup> E. Durkheim, *De la division du travail social*, PUF/ Quadrige, 1994

Certaines agricultrices qui rejoignent une exploitation peuvent ainsi se créer une place propre, sans remettre en question celle des premiers associés. C'est le cas de Frédérique, qui s'installe après plus d'une dizaine d'années de salariat agricole sur l'exploitation de son conjoint. Ils constituent un GAEC où chacun·e a 50% des parts. A son arrivée, elle amène un nouvel atelier où elle est maîtresse de son travail.

*Frédérique : Après quand on est deux comme ça... Il y en a automatiquement un qui a un peu le dessus sur l'autre.*

Moi : Et là vous pensez que c'est lui ?

*Frédérique : Oui. Sur des petits trucs de tous les jours... Des détails...*

Moi : Comme quoi par exemple ?

*Frédérique : Par exemple... Là il y a l'agnelage, je lui disais qu'il faudrait mettre les triplets en parc, lui disait non, il voulait les laisser libres. Donc voilà c'est comme ça. [...] Et du coup sur mon projet, la partie transfo, je la gère. Il ne va pas me dire... "Oui, faudrait plutôt que tu mettes ce ferment". C'est ma partie. On se fait confiance l'un et l'autre. Et voilà, comme pour sa partie à lui. – Frédérique (39 ans, GAEC)*

Sur les décisions quotidiennes, Frédérique sent qu'elle n'a pas le même poids que son époux. Ce n'est pas le cas dans l'atelier de transformation qu'elle a créé.

Le développement d'activités nouvelles sur la ferme, comme la transformation et la vente directe, peut être considéré comme une tactique mise en place par les agricultrices afin de s'octroyer de l'autonomie. Elle participe à une construction identitaire et professionnelle qui ne remet pas en question la place de l'homme sur l'exploitation. C'est un phénomène similaire que Stéphanie Gallioz observe dans le secteur du bâtiment : la féminisation du métier est tolérée dans la mesure où elle ne vient pas remettre en question l'ordre établi : « Les femmes mises en avant sont celles [...] qui n'exercent pas directement sur les chantiers. En soi, ces fonctions ne perturbent pas les enjeux identitaires du secteur qui se construisent autour des métiers du terrain, de l'atelier ou/et de chantier et qui mettent en avant la masculinité. »<sup>30</sup>

---

<sup>30</sup> S. Gallioz, « Force physique et féminisation des métiers du bâtiment », *Travail, genre et sociétés*, La Découverte, 2006/2, n°16, p.100

Lorsque Lorea rejoint la ferme de ses parents, elle aussi s'oriente vers un nouveau domaine. Elle choisit d'y développer la vente directe :

*Disons que ma part dans la ferme c'est la vente directe. Naturellement je me suis dirigée vers un secteur, qu'il n'y avait pas. Donc je me suis fait une place. Tu vois, je me suis pas remise exactement dans le sillage. Je me suis sentie plus à ma place dans une activité de vente. – Lorea (32 ans, GAEC)*

La vente directe devient sa spécialité, sa « part de la ferme » comme elle la nomme. Elle la maîtrise et est valorisée dans le travail qu'elle fait<sup>31</sup>. Son père n'y « met plus le nez ».

En s'octroyant une place plus importante dans le milieu agricole, en participant plus largement aux travaux et en s'investissant sur des fermes qui ne sont pas pensées pour elles, les agricultrices insufflent des changements à l'agriculture d'aujourd'hui. A cela s'ajoute également toutes leurs compétences et connaissances des expériences salariales précédentes, souvent importantes. Elles mettent en place des dynamiques collectives, revendiquent une conscience environnementale et territoriale très forte dans leur vision de l'agriculture.<sup>32</sup>

*Au-delà de la valorisation économique, y'a une valorisation du travail qu'on fait. Le fait que nos produits soient appréciés par les clients qui les achètent, c'est une forme de satisfaction. Y'a une estime de soi, de son travail... – Christine (49 ans, GAEC)*

En s'investissant dans les ateliers de transformation, de vente directe, de vente à la ferme, les agricultrices revalorisent leurs produits et apportent une plus grande visibilité des paysannes. Leur contact avec les clients, leur place dans les espaces publics, aux marchés rappelle leur présence. Cependant, il est important de ne pas créer des nouvelles représentations, tout aussi stéréotypées, qui cantonneraient les agricultrices à ces rôles uniquement. La dichotomie qui a longtemps existé et qui perdure encore, qui associe certains travaux aux femmes et

---

<sup>31</sup> Son implication de façon novatrice dans la ferme ne s'arrête pas juste à un atelier différent, elle change la production en elle-même : un passage en BIO, des projets collectifs... Cette volonté de valoriser leurs produits, de proposer un travail en accord avec des valeurs environnementales et éthiques est transversale dans tous les entretiens que j'ai effectués. D'ailleurs, des 27 enquêtées, 20 ont un label de qualité pour leurs produits ou sont actuellement en conversion (IDOKI, BIO, Ossau Iraty, Label Rouge, AOP...)

<sup>32</sup> Je ne dis pas qu'il s'agit d'une approche de l'agriculture « féminine », ni que les hommes ne mettent pas en place des initiatives similaires. Seulement, je ne peux pas faire d'étude comparative, mes enquêtées étant toutes des femmes.

d'autres aux hommes, ne tient plus. Le travail de chacun et chacune est en réalité bien plus varié et dépend des projets.

**Les entretiens ont également fait ressortir une évolution du lien entre le couple, la famille et le travail agricole.**

Ceci reflète les changements sociétaux des modèles familiaux. Le schéma historique du couple sur l'exploitation agricole, hétérosexuel, où l'homme se charge des travaux extérieurs et la femme des travaux intérieurs, est remis en question. Ce « paradigme du 'métier de couple' »<sup>33</sup> tend à rendre difficile le développement d'une identité professionnelle individuelle pour les femmes.

Chez certaines agricultrices de la nouvelle génération il y a une réelle volonté de dissocier la vie privée de la vie professionnelle, comme l'exprime très bien Ana : avoir un projet professionnel distinct de celui de son conjoint permet de ne pas retrouver les problématiques liées à sa ferme envahir sa vie privée.

*J'avais fait un stage chez un couple, installé ensemble. Et en fait ils parlaient que de chèvres. Tout le temps, tout le temps, tout le temps.*

*Et je me suis dit, moi je ne veux pas ça. Ça me prend déjà assez la tête pour que ça envahisse la vie privée. Je veux le gérer toute seule. Mais bien sûr avec des aides ponctuelles ! – Ana (31 ans, EI)*

La question de la séparation entre la vie personnelle et professionnelle se pose réellement pour ces cheffes d'exploitation. Il serait intéressant de voir comment le regard masculin évolue sur cette question.

J'ai beaucoup parlé des agricultrices installées en forme sociétale, et notamment installées avec leurs conjoints<sup>34</sup>. Ce n'est bien évidemment pas le seul cas de figure qui existe, ni le seul cas de figure qui nous intéresse ici, cependant les rapports de genre que nous cherchons à mettre en lumière y sont tout particulièrement visibles.

---

<sup>33</sup> A. Rieu, *Agriculture et rapports sociaux de sexe, la « révolution silencieuse » des femmes en agriculture*, Cahiers du genre, L'Harmattan, 2004/2, n°37, p.116

<sup>34</sup> Je n'ai pas eu l'occasion de parler avec des agricultrices installées avec leurs conjointes, elles mériteraient également d'être interrogées sur leur vécu. La question de l'homosexualité dans le milieu agricole, et plus largement dans le milieu rural, reste très taboue.

*Quid* de la cohésion sociale, fruit de la division du travail, lorsque les femmes sortent des rôles très spécifiques auxquels elles sont cantonnées et qu'elles ne veulent pas forcément adopter ? Et lorsqu'elles s'installent seules ? Toute cette construction du travail s'écroule, et la cohésion est mise à mal.

Durkheim disait : « Pour que la division du travail produise la solidarité, il ne suffit donc pas que chacun ait sa tâche, il faut encore que cette tâche lui convienne. »<sup>35</sup> S'installer seule, que ce soit par conviction ou par opportunité, est parfois une façon d'éviter de reproduire la dissymétrie dans la division du travail.

Dans ce cas, les agricultrices ne font pas appel à des tactiques pour transformer partiellement leur environnement, mais mettent en place des stratégies dont le but est de transformer les cadres dans lesquels elles se trouvent.

Seules face à leur exploitation, la façon dont les agricultrices pensent leur outil de travail met en avant des préoccupations différentes. C'est le cas de Salomé, vachère en entreprise individuelle. A l'installation, elle fait toutes les ouvertures de l'étable en s'y projetant enceinte, elle repense la disposition des box afin qu'elle puisse tout faire, seule. Elle se crée une ferme, finalement, adaptée à son corps et ses capacités.

*Salomé : Tous les portails, toutes les portes, au moment où je me suis installée, ont été réfléchies en fonction des vaches et en fonction de moi, enceinte, en train de porter un seau. Ça, dans la conception des hommes... C'était un peu dur à expliquer.*

Moi : Tu as dit avoir aménagé tout ça pour tes besoins en tant que femme, lesquels ?

*Salomé : C'est de pouvoir faire ce que je fais sans l'aide de personne, sans qu'un homme puisse venir. Il faut que ton quotidien soit facile, et si tu te blesses aussi.*

Moi : T'as adapté le fonctionnement de ta ferme à ce que tu pouvais faire...

*Salomé : A mon corps, à mes capacités, à ma taille pour la salle de traite. A tout. »*

– Salomé (31 ans, EI)

---

<sup>35</sup> E. Durkheim, *De la division du travail social*, PUF/ Quadrige, 1994, p.368

Ce n'est pas la première fois que la question de l'adaptation de l'outil de travail aux corps et aux capacités des femmes est abordée dans le milieu paysan<sup>36</sup>. Les besoins exprimés par les enquêtées relèvent à la fois d'une envie de ménager le corps pour des raisons de santé, de réduire la pénibilité de certaines tâches, mais aussi un désir d'autonomie sur la ferme<sup>37</sup>.

Nathalie est en exploitation individuelle. Installée hors cadre familial, elle a effectué plusieurs années de salariat avant de reprendre une ferme. Elle revient sur ses expériences passées dans des fermes qui étaient gérées par une femme : dans ces conditions, elle a pu faire des travaux qui étaient habituellement affectés aux hommes. Voir ces femmes gérer les fermes, c'était aussi une confirmation pour elle que c'était possible, qu'une femme a la capacité de faire ce métier.

Moi : Ça t'a apporté quelque chose de bosser sur des fermes où c'étaient des femmes qui étaient installées seules ?

*Nathalie : Ouais je pense ouais (rires) Se dire que c'est possible quoi. Qu'on est capables de faire des choses, et qu'on peut gérer toute seule. Et sur une des fermes, elle m'a fait conduire les tracteurs... Passer certains outils dans les champs... Chose qui n'était pas possible dans les autres fermes où j'ai pu bosser, où y avait des hommes... (silence)*

Moi : C'était plus eux qui le faisaient ?

*Nathalie : Bah, ouais. C'était rare que j'aie l'occasion d'utiliser les machines. –  
Nathalie (34 ans, EI)*

S'installer, seule, c'est aussi contribuer à changer la perception de la place que devrait avoir une femme dans le milieu agricole.

C'est revaloriser d'autres parties de l'agriculture qui ne peuvent plus être considérées comme « annexes », qui font partie intégrante du métier.

---

<sup>36</sup> L'Atelier Paysan travaille actuellement sur ce sujet <https://www.latelierpaysan.org/Des-outils-fabriques-par-et-pour-des-femmes>

<sup>37</sup> Ce désir d'autonomie, elles l'expriment qu'elles soient seules ou associées.

C'est adapter le travail aux capacités de chacune, qui ne sont ni supérieures ni inférieures à celles des hommes, simplement différentes.

---

**Ces entretiens soulignent les tensions entre le désir de changer le cadre de travail, se l'approprier, et la réalité du quotidien : charge mentale, double journée, investissements financiers et manque de temps freinent la prise d'autonomie.**

**L'installation de femmes en agriculture et leur visibilité grandissante participe à changer l'image de l'agricultrice dans l'imaginaire collectif.**

---

Qu'en est-il des liens tissés avec les autres membres des réseaux professionnels ?



### 3. L'ambivalence de la place des femmes dans les réseaux professionnels

Les « réseaux paysans » ici correspondent à la fois aux institutions du monde agricole, aux associations et syndicats locaux, ainsi que tou-te-s les paysan-ne-s qui exercent dans le milieu. L'interprétation est variable selon l'agricultrice interrogée, mais reprend généralement la totalité des acteurs et actrices du milieu.

Au départ, j'ai cherché à voir la place qu'occupent les femmes dans les institutions, organisations, et associations du milieu paysan. Je me suis donc renseignée sur la part des femmes dans les instances de décision<sup>38</sup> et les équipes salariées des associations agricoles locales. Je me suis penchée sur les organisations qui revenaient le plus souvent dans les entretiens, la liste n'est bien évidemment pas exhaustive.

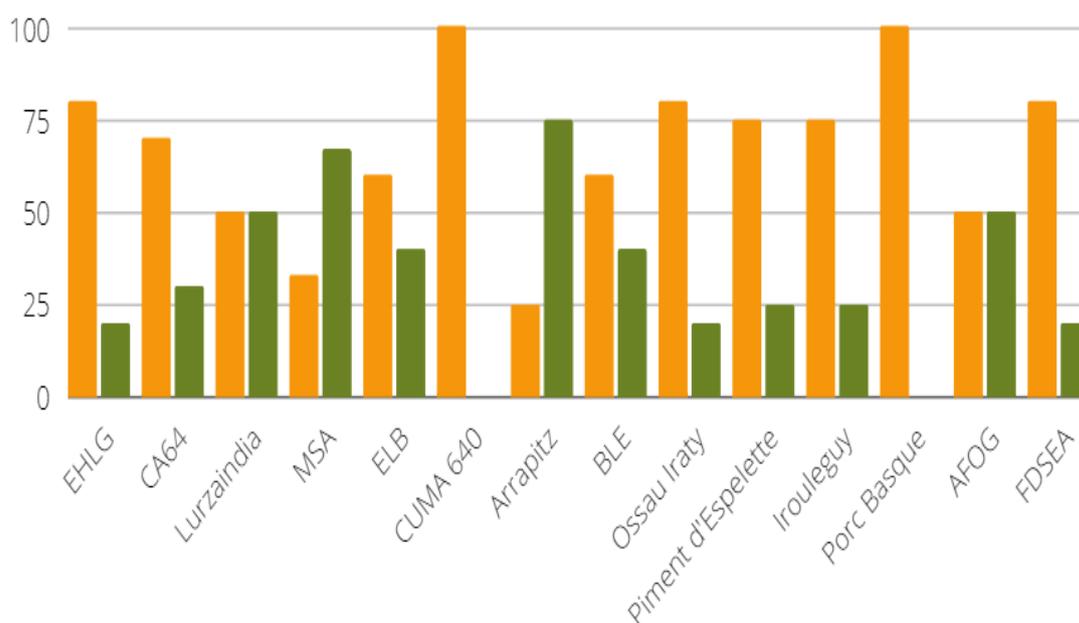


Figure 1 - répartition f-h dans les bureaux/organes de décision



<sup>38</sup> Les associations sont libres de définir leurs instances d'administration, celles-ci sont précisées dans les statuts de l'association. Elles peuvent être le bureau (en général un-e président-e ; un-e secrétaire ; un-e trésorier-e), le conseil d'administration et l'assemblée générale.

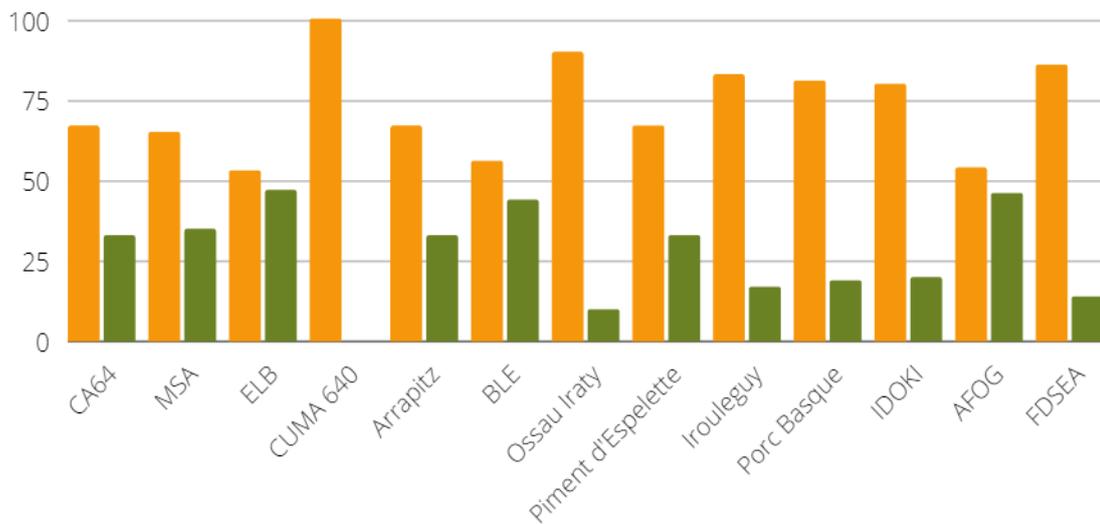


Figure 2 - répartition f-h dans les conseils d'administration (CA)

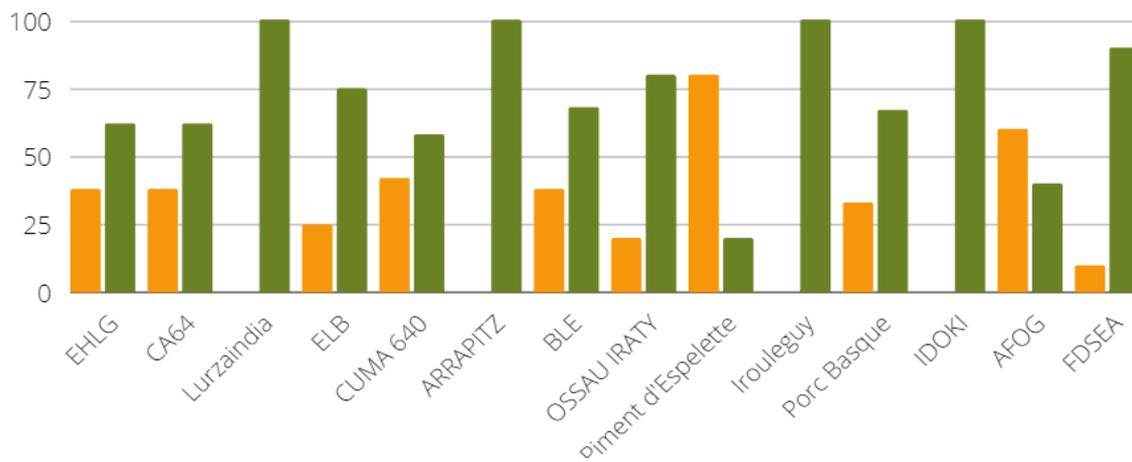


Figure 3 - répartition f-h dans les équipes salariées



D'après ces données :

- 86% des bureaux sont composés majoritairement d'hommes ;
- 100% des CA sont composés majoritairement d'hommes ;

- 85% des équipes salariées sont majoritairement composées de femmes.

L'analyse de ces informations ne peut qu'être partielle. Nous pouvons y voir principalement la sous-représentation des femmes dans les instances de décision par rapport aux équipes salariées. Certaines filières restent fortement masculines, comme dans le cas de la CUMA<sup>39</sup>.

Pour permettre une analyse plus approfondie de ces résultats, il est nécessaire de connaître la part des femmes parmi la population active agricole. Ces données restent à ce jour difficilement accessibles.

Toutefois, j'ai eu accès aux données concernant les demandes de DJA en 2020<sup>40</sup>, ainsi qu'une compilation de données du PAO et PAIT<sup>41</sup> sur les personnes étant passées au CFE en 2020. Selon ces données (partielles) la répartition de la population active agricole concernée est de l'ordre d'un tiers de femmes pour deux tiers d'hommes.

Admettons qu'une représentation fidèle de la population agricole revienne à une part de femmes dans chaque instance de décision équivalente au pourcentage d'agricultrices actives. Alors, nous ne sommes pas si éloignées d'une bonne représentativité féminine pour certaines instances : la répartition est d'un tiers de femmes pour deux tiers d'hommes dans six des onze bureaux (organes de décision) ; mais seulement dans trois conseils d'administration. La représentativité des femmes dans les instances de décision peut encore être améliorée, et nous sommes encore loin de la parité.

Ceci est seulement une image statistique du nombre de femmes au sein des structures agricoles.

### **Que se passe-t-il concrètement sur le terrain ? Quels sont les freins à la participation des femmes dans ces réseaux ?**

Le vécu des agricultrices au sein des réseaux agricoles met en évidence des tensions entre la nécessité de faire partie d'un réseau paysan et la difficulté à y avoir une place respectée.

---

<sup>39</sup> Coopérative d'Utilisation du Matériel Agricole

<sup>40</sup> DJA : dotation jeunes agriculteurs. Source EHLG

<sup>41</sup> PAO : CERFA d'inscription au Centre de Formalité des Entreprises (CFE), PAIT : point accueil installation transmission. Source CFE/Chambre d'Agriculture 64/PAIT

### Le poids du collectif : des réseaux essentiels

Dans un milieu souvent associé à une forme d'isolement, le réseau semble pourtant prendre une place très importante. Il constitue une des ressources premières, un investissement y est quasi obligatoire, comme l'exprime Itsaso :

*Il faut [s'intégrer], sans ça t'es mort. (Rires) – Itsaso (33 ans, EI)*

Le degré d'implication reste toutefois variable, allant des liens entre voisins et voisines, d'une adhésion à une association, à la participation aux instances de décision ou encore à l'initiative et la création de collectifs.

Comme toute expérience sociale, prendre place au sein d'un réseau relève de la combinaison de différentes logiques, pouvant parfois être en contradiction les unes avec les autres. Il peut s'agir d'une volonté d'intégration, d'un moyen de montrer son adhésion à des valeurs sociétales plus larges, ou encore une mobilisation du réseau à des fins utiles. Composer avec ces différentes logiques peut se révéler problématique, pour toutes et tous.

Les liens sociaux qu'apporte le réseau paysan offrent une reconnaissance des compétences de chacun·e, et de la place qu'a une personne dans le monde paysan. Il est ainsi d'autant plus nécessaire pour les personnes non originaires du Pays Basque et/ou du milieu agricole. C'est ce qu'explique Nathalie, qui rejoint le Pays Basque au moment de sa formation agricole et s'y installe, hors cadre familial, après plusieurs années de salariat sur le territoire : les propriétaires de la ferme qu'elle reprend avaient « mené leur enquête » auprès d'autres paysans et paysannes du coin. Il fallait savoir qui elle était, comment elle travaillait, qui elle connaissait.

*J'ai appris ça hier en discutant avec une personne qui nous a aidé [...] elle m'a dit que les propriétaires l'avaient appelée pour lui dire "ah mais on s'est renseignés ! à ce qu'il paraît elle travaille bien !" Bon du coup c'était bon signe quoi. Ils avaient fait leur petite enquête pour savoir. – Nathalie (34 ans, EI)*

Les formations sont importantes, bien sûr, pour les connaissances qu'acquièrent agriculteurs et agricultrices. Cependant, ce sont surtout les liens qui y sont créés qui sont mobilisés par la suite. Montrer son appartenance au milieu, c'est apporter une preuve de ses compétences, confirmer qu'une confiance peut leur être accordée. Ceci est nécessaire pour la recherche de foncier, de travail, et d'informations. Ce sont d'ailleurs leurs relations que mettent en avant

Ana et Nathalie lorsqu'elles contactent des personnes pour des raisons professionnelles. L'accent est davantage mis sur les personnes avec lesquelles elles ont travaillé que les formations qu'elles ont suivies.

*'La citadine elle va venir avec ses petits bottillons à la ferme ?' Il faut vraiment montrer patte blanche quoi. Du coup, [la femme chez qui] j'ai travaillé, elle est assez connue quoi. Dans le monde paysan, en tout cas, quand tu dis son nom on te dit "ah ouais, quand même." Je suis obligée de la citer. – Ana (31 ans, EI)*

*Quand j'appelais, je me présentais et j'essayais direct de dire que j'étais la salariée de telle ou telle personne, pour qu'ils voient que j'étais... dans le milieu quoi. – Nathalie (34 ans, EI)*

Ce sont souvent les liens qui sont tissés avec les différents membres du réseau qui ouvrent l'accès à l'emploi (salarial agricole), aux terres, à l'aide ponctuelle... qui fonctionnent principalement par le bouche-à-oreille. Intégrer le réseau paysan avec ces objectifs en tête relèverait d'un besoin inévitable et stratégique.

*On pense qu'on est sauvage parce qu'on reste toujours chez nous mais moi je pense qu'il faut être vraiment sociable. Il ne faut pas avoir peur de demander de l'aide. Y'en a qui me disent 'tu es une fille donc il faut que je vienne t'aider.' Euh, non. Toi t'es un mec et tu veux faire une clôture tout seul tu risques de pas y arriver non plus! Y'a plein de choses qu'on ne peut pas faire tout seul qu'on soit homme ou femme. – Itsaso (33 ans, EI)*

Le réseau devient un outil professionnel en lui-même. Son importance ne se joue pas uniquement au niveau des avantages professionnels qu'il apporte.

Pour Christine et Emma, le militantisme paysan a été une façon de lutter contre l'isolement. Les mobilisations collectives sont un lieu de partage entre camarades, autour d'idées communes sur l'avenir de la profession.

*On pourrait, quand même s'isoler dans son travail, petit à petit sans s'en rendre compte. Pour moi en tout cas ça a été important pendant toutes ces années d'avoir cette relation avec des collègues paysans. Ou compagnons de lutte, ou compagnons pour construire des alternatives. – Christine (49 ans, GAEC)*

*C'est ça qui m'a fait vivre quoi. D'avoir un réseau de copains, de batailler pour le collectif – Emma (50 ans, GAEC)*

Les rencontres entre agricultrices ont été le lieu de partage d'expériences, des difficultés de chacune, de premier travail de déconstruction mais aussi la possibilité de ne plus se sentir seule face à leurs problèmes.

*Quand il y a des moments où on se retrouve... Au quotidien comme ça on n'y pense pas forcément, mais quand on était [à la rencontre organisée par Andere Nahia], on était toutes rentrées chez nous hyper motivées, avec une bonne énergie. Et donc c'est là que tu te dis, 'Ah ben oui ! Ce sont des moments qui sont importants.' – Nerea (31 ans, EI)*

Ces espaces de parole, qu'elle soit positive ou négative, sont plus rares dans les profession où les travailleurs et travailleuses sont isolées, et notamment en agriculture où les personnes peuvent être très éloignées géographiquement. Rares, mais pas inexistantes. Au cours de sa formation, Mathilde a pu tisser des liens avec d'autres agricultrices, éparpillées sur le territoire, avec lesquelles elle échange régulièrement.

*C'est comme une soupape. Ce n'est pas forcément pour me plaindre, mais si un truc me pèse je vais pouvoir aller le dire, là, dans ce groupe. Ça sera entendu, et ça ne sera pas jugé. Elles auront pu ressentir ça, ou non, à un moment. Mais en tout cas, ça va être entendu et accepté. Et ça c'est hyper important. De se sentir comprise par quelqu'un d'autre. – Mathilde (38 ans, GAEC)*

Certaines formes de 'temps pour soi' sont plus facilement autorisés, comme les activités en lien avec le milieu agricole. Formations, engagements syndicaux ou associatifs sont des moments qui ont leur utilité professionnelle, et qui sont donc légitimés. Alors qu'il est clair que ces investissements sont bénéfiques professionnellement parlant, comment expliquer que la majeure partie des personnes qui s'impliquent soient des hommes, comme le montrent les graphiques vus précédemment ?

La constitution du réseau ne se limite pas aux structures officielles. Les autres paysans et paysannes du voisinage, les autres générations qui viennent encore donner un coup de main sur la ferme y ont également leur place.

L'entraide est régulièrement citée comme un pilier du fonctionnement de la ferme, avec les inconvénients que cela comporte.

En effet, les relations intergénérationnelles, qu'il y ait un lien de parenté ou non puisqu'il peut s'agir du rapport entre cédant-e et repreneuse, sont empreints de tensions. Les agricultrices avec lesquelles je me suis entretenue évoquent entre autres leur difficulté à opérer des changements à la suite de leur installation. Le regard de la génération précédente se faisant souvent sentir, mais pas seulement. Le poids du « qu'en dira-t-on » est encore très fort. La peur du jugement et la retenue dans les discussions de groupe inhibent certaines agricultrices, comme Jacqueline :

*C'est pour ça que l'autre jour je n'ai pas voulu en parler devant les gens. C'est mon truc, ma situation. – Jacqueline (59 ans, GAEC)*

*C'est qu'au Pays Basque, le premier problème c'est que ça parle trop. On se connaît tous en fait. A partir du moment où tu fais partie du réseau, tout le monde sait tout sur tout, même des gens que tu ne connais pas. – Salomé (29 ans, EI)*

Comment peut-on déconstruire et avancer, permettre la libération de la parole dans un milieu où tout se sait, où tout est vu, peut-être même jugé ? Comment assurer suffisamment de confiance pour que chacune se sente libre de s'exprimer sans crainte ?

*Quand est-ce qu'on commence à déconstruire, et à parler à nos peurs ? Parce que si on ne leur parle pas, elles vont nous bouffer. Tu vois des groupes de parole, comme il y a eu avec vous... Une des paysannes m'a dit 'Putain c'était une bouffée d'oxygène !' Je trouvais ça très fort. Mais elle a raison. – Uxue (47 ans, EI)*

L'objectif de cette étude est de mettre en lumière l'impact du genre sur le fait d'être cheffe d'exploitation. Je ne vais donc pas m'attarder plus longtemps sur les raisons pour lesquelles le réseau est important et la place qu'il occupe dans le quotidien des agriculteurs et agricultrices. De fait, s'il n'était pas si prégnant, ça ne minimiserait pas l'intérêt de permettre à toutes et tous d'en faire partie de manière égale.

S'investir dans différentes structures en rapport avec le milieu agricole permet de créer du lien entre paysans et paysannes. C'est souvent également dans ces lieux que se prennent les

décisions qui concernent l'ensemble de la population active agricole. Que des femmes y participent est donc primordial pour que leur vision de l'agriculture soit prise en compte.

---

**S'entourer, lorsqu'on s'installe en tant qu'agricultrice est essentiel. Pour les coups de main, les conseils, le lien social, la reconnaissance et la construction identitaire.**

**Les réseaux paysans, les associations et syndicats, les formations, constituent un des moyens privilégiés pour s'intégrer.**

**Comme toute médaille a un revers, appartenir au réseau a ses failles : le poids du regard des autres, une absence d'anonymat, et des difficultés si on est isolée.**

---

**Comment se passe cette intégration concrètement ?**



## L'intégration dans les réseaux entravée par des discriminations de genre

Les agricultrices se heurtent de nouveau au manque de reconnaissance et de considération par leurs pair·e·s. Elles se doivent de redoubler d'efforts pour se faire une place, sans que cela aboutisse toujours. Certaines agricultrices renoncent à l'engagement et aux dynamiques collectives lorsqu'elles n'arrivent pas à trouver une place qui leur convient, comme c'est le cas de Lorea, qui ne s'est pas sentie écoutée et a fini par quitter le collectif qu'elle avait participé à fonder.

*Très vite il y a eu une dynamique d'essayer de faire collectif. J'étais à fond dans ça. Ça a été très compliqué quoi. Je pense que le fait que je sois jeune et femme ils me l'ont très vite renvoyé à la gueule. On ne m'écoutait pas... Ca a été très compliqué, à tel point qu'ils m'ont fait craquer, j'ai dit 'bon beh si c'est comme ça je m'en vais'*  
– Lorea (32 ans, GAEC).

L'absence de considération de la parole de femmes n'est pas propre au milieu agricole. Des néologismes sont d'ailleurs apparus, tels que « mecspliation »<sup>42</sup> qui définit un homme essayant d'expliquer à son interlocutrice ses pensées, ou encore « hommeterruption »<sup>43</sup> qui caractérise la facilité des hommes à couper la parole aux femmes de façon incessante, et notamment lors de contextes publics. Ces termes vulgarisent des comportements discriminants envers les femmes étudiés par des chercheurs et chercheuses<sup>44</sup> dans les sphères politiques et institutionnelles. Ces comportements ne sont pas nécessairement conscients ou mal intentionnés, ils découlent de la socialisation différente que reçoivent filles et garçons, hommes et femmes.

Ce sont les mêmes qui ont été identifiés dans certaines des réunions par les agricultrices, comme Kattalin et Itsaso :

*Les hommes ont une certaine manière, ou une certaine attitude... Pas tous bien sûr, de tourner les choses de manière à ne pas rendre important ce que je peux être en train de dire. En négligeant ce que tu viens de dire deux minutes avant, en passant à un autre sujet. Ça peut être aussi simple que ça.* – Kattalin (40 ans, GAEC)

---

<sup>42</sup> *Mansplaining*

<sup>43</sup> *Manterruption*

<sup>44</sup> Voir notamment C. F. Karpowitz et T. Mendelberg, *The Silent Sex : Gender, Deliberation and Institutions*, Princeton University Press, 2014

*Lever plusieurs fois la main pour parler, tu commences à parler ça te coupe. Tu émetts une proposition, bon ben on va plus batailler sur celle que le mec a fait. – Itsaso (33 ans, EI)*

Pas étonnant, donc, que certaines aient des réticences à s'investir dans des structures du réseau paysan. Confrontée à des comportements similaires peut provoquer différentes réactions : un désengagement, une lutte, ou une adaptation de son comportement.

D'autres comportement problématiques peuvent également entrer en jeu au sein de ces réseaux. Il me paraît également essentiel d'évoquer le sexisme au sein des structures du réseau paysan. Le sexisme est « une idéologie qui repose sur l'idée que les femmes sont inférieures aux hommes »<sup>45</sup>. Il peut se manifester différentes manières, plus ou moins graves, comme « l'humour », des discriminations, ou encore des violences physiques et psychologiques. Des outils ont été développés afin de clarifier ce qui relève de violences ou encore d'agissements sexistes<sup>46</sup>.

Le terme peut paraître fort, mais il me semble approprié, tout d'abord puisqu'il est employé par certaines agricultrices, comme Nerea :

*Au quotidien je pense qu'il y a aussi plus de sexisme ordinaire quoi. C'est toujours des petites choses mais c'est chiant et c'est systématique. – Nerea (31 ans, EI)*

Les termes « machisme », « sexisme de bas étage », « sexisme ordinaire » ont été employés et il convient de ne pas minimiser le ressenti des agricultrices à cet égard. C'est une réalité pour certaines d'entre elles. De plus, cette définition correspond à des comportements décrits par d'autres paysannes interrogées, bien qu'elles n'y mettent pas toujours les mots. Il importe de nommer ces agissements, afin de leur donner de la visibilité, pour qu'ils puissent cesser à l'avenir.

### **Selon leur statut conjugal, les agricultrices n'ont pas le même vécu.**

Seules, elles sont régulièrement conseillées d'épouser un paysan. Suggérer de façon répétitive à une agricultrice qu'elle doit se trouver un conjoint agriculteur pour l'aider à gérer la ferme sous-entend qu'elle n'en est pas capable seule.

---

<sup>45</sup> Définition [du Ministère Chargé de l'Égalité entre les Femmes et les Hommes, de la Diversité et de l'Égalité des Chances](#)

<sup>46</sup> [Le violentomètre du Centre Hubertine Auclert, par exemple.](#)

*Le voisin aussi... avec ses histoires de mari basque là... à un moment donné je m'énerve parce que ça me gonfle et donc je leur dis 'Stop, en fait je peux rien faire si je me marie pas ? Je me réalise qu'à travers un mec ? C'est quoi le délire ?' Disons que c'est une plaisanterie et depuis quelques temps elle passe plus. – Camille (26 ans, EI)*

Cette 'blague', qui n'est autre chose que du sexisme, toutes mes enquêtées installées seules y ont eu droit, de personnes plus ou moins proches d'elles.

*Non moi les trucs les plus sexistes que j'ai eu c'était dans la bouche de femmes. Toute seule tu ne vas pas y arriver, il faut que tu te trouves un mari, sinon ce n'est pas possible, tu ne vas pas réussir... Des trucs comme ça. – Itsaso (33ans, EI)*

Ces commentaires viennent d'hommes et de femmes, et il importe de le rappeler. Le sexisme n'est pas propre aux hommes. Nous intériorisons toutes et tous des normes, et dans un monde encore empreint de stéréotypes de genre il n'est pas aisé de s'en défaire.

Les agricultrices installées seules sont également mises face à une sexualisation de leurs corps. Le témoignage de Salomé ici est très parlant :

*Je l'ai fait une fois, je l'ai regretté. Si t'arrives dans une réunion CUMA en slim et talon, tu le regrettes deux secondes après avoir passé la porte. Tout d'un coup, tu te demandes si t'es vachère, ou vache. – Salomé (29 ans, EI)*

Comment se sentir légitime de parler d'un point de vue de professionnelle, alors que l'image qui nous est renvoyée est celle d'être un objet sexuel ?

Par des propos, des remarques ou des attitudes, des agricultrices sont renvoyées au fait d'être femmes avant tout.

*Je ne sais pas comment expliquer, mais c'est les petites blagues... C'est trop dur de mettre les mots dessus, mais c'est dans la manière dont il parle... « il te va bien ce pantalon » C'est déplacé en fait. De quelqu'un que je connais depuis 1 ou 2 semaines qui a peut-être deux fois mon âge... C'est aussi dans la mimique, je sais pas. Ou c'est peut-être moi qui y voyait des choses. Mais... y'a un truc dragueur quoi. – Camille (26 ans, EI).*

L'ambiance « dragueuse » malaisante est difficile à verbaliser, comme l'exprime Camille : a 26 ans, elle vient de s'installer seule. Au cours de ses stages, elle a eu des commentaires qui la dérangent, et a également entendu des propos à l'égard d'autres salariées qui l'ont amenée à partir. Comme elle me l'explique, les réactions à avoir sont délicates, d'autant plus que les relations entre paysan·ne·s sont si cruciales pour évoluer dans ce milieu.

*Ça pourrait faire des relations conflictuelles, m'empêcher d'avoir accès à du foncier si je le veux... Il y avait un peu cette crainte que si jamais je partais et je décidais d'en parler. Il fallait que je sache bien placer mes mots parce que c'est un peu touchy quoi. – Camille (26 ans, EI).*

Le fait d'être considérée avant tout comme une femme, et non comme une paysanne va exercer une influence sur la place que prennent les agricultrices dans les moments sociaux et dans les réseaux. Puisque la division sexuée est encore très forte et la place de chacun est clairement définie, avec des années de tradition comme justification, venir transgresser ces lignes n'est pas simple.

La première tonte d'Alaia en est un bon exemple :

*Première tonte que je fais en estive avec les autres, chez mon voisin. C'est un peu le caïd des bergers tu vois, il y avait tous les grands bergers de toutes les vallées chez lui. Et moi je me retrouve dans ce milieu-là... J'arrive un peu à la bourre et je vois tout le monde qui tond. Et moi j'avais les ciseaux dans la poche et je me dis "je tonds ? ou je vais en cuisine ?" Ils m'invitent, mais je ne sais pas ce qu'ils attendent de moi en fait... J'attendais... Alors, la première année je me suis foutue avec les vieux, à ramasser la laine. Evidemment ils ne disaient rien ! Tu te débrouilles ! – Alaia (29 ans, EI)*

Alors qu'il pourrait être évident qu'en tant que bergère, à une tonte, Alaia participe à l'activité même de tondre les brebis, à son arrivée elle est prise de doutes. Seule femme au milieu des hommes, elle ne sait pas quelle place elle peut prendre au sein des tondeurs, et choisit le compromis : le ramassage de laine. Il est d'autant plus intéressant de souligner ici qu'intégrer la cuisine ne paraissait pas non plus comme une évidence : elle n'a pas voulu « offenser la femme de maison » dont le repas est le moment symbolique, en s'y « incrustant ». Elle se retrouve donc prise entre deux positions aux codes très distincts, bergère et femme, sans

correspondre pleinement à l'une ni à l'autre. C'est aux agricultrices de prendre leur place, de s'affirmer. Seulement, devoir composer avec les différentes attitudes, montrer « patte blanche », se justifier et s'imposer nécessite de l'énergie, et toutes n'y arrivent pas, comme le dit Mathilde.

*Je pense que c'est là où moi j'ai pas la patience. C'est du boulot d'explication. Et puis de s'imposer. – Mathilde (38 ans, GAEC)*

Certaines finissent par se désengager, comme dans le cas d'Aude : elle ne se sent pas à sa place et cesse de s'investir.

*Je sens que je n'arrive pas forcément toujours à trouver ma place... C'est difficile quoi. Donc je préfère rester chez moi – Aude (49 ans, GAEC)*

Dans d'autres cas, il y a une forme d'adaptation : changer légèrement la tenue, créer une distance avec ce qu'elles appellent leur « féminité ». Salomé et Nathalie, qui sont installées seules, évoquent les freins et barrières qu'elles se mettent :

*Moi j'ai l'impression de perdre ma féminité quand même. Parce que je suis entourée... dans un milieu d'hommes. J'ai peur du regard des hommes autour de moi. T'essaies d'être acceptée. Dans ce milieu d'hommes, quoi. Du coup je pense que c'est des freins que je me mets à moi-même – Nathalie (33 ans, EI)*

*Tu tapes pas la bise, tu rigoles pas aux blagues toutes pourries, tu fais pas semblant. Ça met une barrière, du coup tu es moins intéressante. Et après il faut éviter les débardeurs aussi! C'est des petits trucs, comme ça, que tu mets en place. Et comme ça on te fout la paix. – Salomé (29 ans, EI)*

Les propos de ces agricultrices montrent la conscience qu'elles ont d'être dans des endroits où elles ne sont pas à leur place au premier abord et doivent se plier aux normes sociales qui y sont liés. Des « milieux d'hommes ».

Nous avons vu à travers ces différents parcours la variété dans les réactions des agricultrices et leurs manières de s'intégrer dans le milieu paysan.

Nous avons vu le désengagement chez Aude. Salomé et Nathalie s'adaptent au cadre. D'autres s'engagent, mais mettent de côté les milieux les plus masculins. C'est le cas de Dominique et Elena.

Dominique est installée en GAEC avec son époux. Très investie dans la vie locale, et dans les réseaux paysans, elle n'a jamais ressenti de différence de traitement dans ses engagements. Elle ne s'engage pas, cependant, dans les associations qui sont habituellement associées au travail d'hommes.

*Je n'ai pas eu vraiment de barrières qui ont été mises parce que j'étais une femme.  
[...] Après moi j'ai du mal à aller à la réunion de CUMA. C'est toujours pareil, c'est les machines... J'ai du mal à y aller. – Dominique (51 ans, GAEC)*

Elena, elle, s'est éloignée des réunions syndicales où il n'y avait que des hommes. Elle s'est engagée par la suite dans le service de remplacement local, où elle s'est sentie plus à l'aise.

*Je pense au final qu'il y a le fait d'être une nana. J'y tenais à ses réunions du syndicat, j'y retournais. Mais plus j'y allais, plus j'étais bloquée. Donc j'ai arrêté. – Elena (39 ans, EI)*

Le rapport du Haut Conseil à l'Égalité sur l'état des lieux du sexisme en France<sup>47</sup> (2019) aborde par ailleurs l'appropriation de la parole par les hommes en politique. Les chiffres y sont sidérants : les députés hommes parlent en moyenne 62% de plus que les femmes ! Ce que ressentent certaines agricultrices n'est donc pas un comportement isolé, ni quelque chose de nouveau. C'est un phénomène social qui alimente les hésitations et sentiments d'illégitimité, qui sont parfois difficile à nommer.

Permettre aux agricultrices de se réapproprier ce qui relève habituellement d'une *affaire d'hommes*, lors de moments non-mixtes par exemple, peut se révéler pertinent. Il importe, toutefois, de ne pas tomber dans les travers soulignés par Clémentine Comer.<sup>48</sup> Son étude des groupes non-mixtes dans le milieu agricole souligne l'ambivalence qui s'en dégage, avec parfois un renforcement de la complémentarité des sexes qui renforcent les inégalités de genre.

---

<sup>47</sup> [https://haut-conseil-egalite.gouv.fr/IMG/pdf/rapport\\_etat\\_des\\_lieux\\_du\\_sexisme\\_2019.pdf](https://haut-conseil-egalite.gouv.fr/IMG/pdf/rapport_etat_des_lieux_du_sexisme_2019.pdf) p.126

<sup>48</sup> <https://metropolitiques.eu/Entre-agricultrices-Les-incidences-equivoques-d-un-engagement-non-mixte.html>

D'autres agricultrices parviennent à dépasser leur expérience négative et en tirent une motivation pour s'engager. C'est le cas d'Oria, qui souhaite participer aux commissions SAFER après avoir elle-même eu des difficultés à trouver du foncier au moment de son installation.

*Moi je suis à la commission cantonale de la SAFER pour le village. [...] Parce qu'au tout début j'ai démarré avec un truc à la SAFER assez négatif<sup>49</sup> donc du coup j'ai voulu l'intégrer pour donner mon point de vue par rapport à ça. – Oria*

Les agricultrices ne réagissent donc pas de la même façon lorsqu'elles se retrouvent confrontées au sexisme qui perdure dans les réseaux paysans. Ce qui est visible, c'est que prendre une place au sein des réseaux paysans ça ne va pas de soi. Des initiatives positives sortent de ces difficultés, comme le montre Alaïa. Après avoir été la seule femme lors de nombreuses tontes, elle décide de créer une équipe de tondeuses. Cette initiative permet aux autres bergères d'apprendre à tondre à la main, et crée du lien entre elles.

*Les premières années j'avais invité que les voisins proches. Après, je me suis dit : 'Attends, on va faire une équipe de tondeuses !' Du coup j'ai appelé toutes mes potes bergères. Et puis de plus en plus, elles ont commencé à faire la tonte à la main, en se disant "ah mais c'est cool en fait !", et ça créé un réseau aussi, où y'a de plus en plus de femmes qui se rencontrent. – Alaïa (29 ans, EI)*

Des collectifs agricoles organisés par des femmes se développent depuis plusieurs décennies dans d'autres territoires<sup>50</sup>, la demande existe pour des espaces sécurisants, de dialogues, d'échanges et de partage de connaissances. Une dynamique est lancée pour la valorisation des femmes en agriculture, pour changer les représentations et arrêter les divisions inégalitaires basées sur les stéréotypes de genre qui persistent.

---

**Des discriminations de genre sont encore bien présentes dans les réseaux paysans : on retrouve en particulier du sexisme, qu'il soit explicite ou ambiant.**

**Différentes réactions existent : la lutte, un désengagement ou une adaptation du comportement pour se faire intégrer.**

---

<sup>49</sup> N'a pas pu acquérir du foncier seule, a dû s'associer.

<sup>50</sup> Notamment en Bretagne, où ils ont fait l'objet d'études sociologiques spécifiques. A ce sujet, voir les travaux de Clémentine Comer.



## Conclusion

Comme dans tout corps de métier, j'ai pu observer une diversité dans les parcours, les motivations, et le vécu. Au cours des 27 entretiens que j'ai effectués, il n'était pas simplement question de reconnaissance, d'organisation de travail ou de réseaux. Une multitude de thématiques ont été abordées. Des motivations à l'installation, qui sont bien plus diverses et complexes que le simple amour du métier ; sa transmission et les inquiétudes pour l'évolution de l'agriculture ; les difficiles rapports intergénérationnels ; les difficultés de remplacements dans le milieu, dues à la fois au manque de personnel disponible et la difficulté à déléguer ; l'importance de la langue basque dans le milieu agricole ; le poids du « qu'en dira-t-on » ; le rapport aux machines agricoles souvent ambivalent ; les tensions entre les considérations environnementales et l'équilibre économique...

Les trois points principaux que j'ai développés ici montrent de manière transversale comment des rapports de genre se maintiennent et influent quotidiennement sur l'exercice du métier.

Être cheffe d'exploitation, finalement, ne revient pas simplement à une question de statut juridique.

Arriver, femme, dans ce milieu très masculin, c'est ne pas avoir le droit à l'erreur. Les agricultrices que j'ai rencontrées au cours de mon enquête se retrouvent souvent au croisement de différentes tensions.

Les stéréotypes de genre maintiennent une image des femmes comme ne bénéficiant pas des capacités nécessaires pour faire ce métier dans sa totalité. Au quotidien, c'est devoir donner plus de preuves de ses capacités, mais n'avoir aucun droit à l'erreur.

Perpétuer une division sexuée du travail et une répartition inégale des tâches domestiques participe à freiner l'implication des agricultrices sur leur exploitation. Penser le travail selon des standards 'masculins' alimente des représentations inchangeables du métier. Malgré la conviction profonde d'être tout autant en capacité qu'un homme à faire son métier et le doute s'installe à force de d'entendre qu'elles n'y arriveront pas.

Face à l'importance des réseaux paysans, les difficultés à se positionner, entre le besoin d'apprendre les « codes » du milieu pour s'y faire une place, et le besoin de se défaire de ces codes, basés sur une domination masculine, pour prendre la place qu'elles souhaitent.

Du chemin reste à parcourir avant d'atteindre une égalité réelle entre femmes et hommes, malgré des initiatives qui apparaissent. A travers cette étude, certains points nouveaux, sources de tension, sont apparus ; mais sont également ressorties les façons dont les agricultrices se mobilisent.

La présence de femmes dans le milieu agricole et leur visibilité accrue participent à changer les cadres de référence du milieu agricole. Les paysannes remodelent, petit à petit, une agriculture qui leur convient. Face à un outil de travail qui n'est pas pensé pour les femmes, elles s'en emparent et se l'approprient.

Des pistes ont été évoquées pour façonner une agriculture plus égalitaire : que ce soit par des groupes de parole, des espaces de formation non-mixtes aux machines agricoles, la création de matériel plus ergonomique, la valorisation des parcours de paysannes, la déconstruction des stéréotypes de genre...

Il importe dorénavant de replacer cette étude dans le contexte plus large du projet. Le travail commencé ne doit pas s'arrêter là.

Ce rapport est un maillon essentiel pour objectiver la réalité vécue des agricultrices et la situation d'égalité femmes-hommes dans l'agriculture en Pays Basque.

L'équipe Andere Nahia, que j'ai aujourd'hui intégrée, va travailler à la mise en place d'une dynamique collective avec les paysannes et les structures locales afin de mettre en œuvre sur le territoire les premières actions.







## Bibliographie

### Sites web

<https://www.egalite-femmes-hommes.gouv.fr/25948-2/>

<https://www.egalite-femmes-hommes.gouv.fr/dossiers/sexisme-pas-notre-genre/vos-droits/>

<https://www.inegalites.fr/Femmes-et-hommes-a-travail-egal-salaire-egal>

### Ouvrages

Sophie Alami, Dominique Desjeux, Isabelle Garabuau-Moussaoui, *Les méthodes qualitatives*, PUF, collection *Que-sais-je ?* 2019

Maud Bénézit & Les Paysannes en Polaire, *Il est où le patron ?* Editions Marabout, 2021

Céline Bessière, *De génération en génération, arrangements de famille dans les entreprises viticoles de Cognac*, Raisons d'agir, 2010

Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Folio essais, 1990

Caroline Criado Perez, *Femmes invisibles, comment le manque de données sur les femmes dessine un monde fait pour les hommes*, First Editions, 2020

Emile Durkheim, *De la division du travail social*, PUF/ Quadrige, 1994

Sybille Gollac, Céline Bessière, *Le genre du capital*, La Découverte, 2020

Erving Goffman, *L'arrangement des sexes*, La dispute, collection Le genre du monde, 2002

Françoise Héritier, *Masculin / Féminin II*, Odile Jacob, 2002

Christopher Karpowitz, Tali Mendelberg, *The Silent Sex : Gender, Deliberation and Institutions*, Princeton University Press, 2014

### Articles

Clémentine Comer, « Entre agricultrices ? Les incidences équivoques d'un engagement non mixte », *Métropolitiques*, 8 mars 2021

Stéphanie Gallioz, « Force physique et féminisation des métiers du bâtiment », *Travail, genre et sociétés*, La Découverte, 2006/2, n°16

Christophe Giraud, Doctorat de Sciences Sociales *Chambres d'hôtes à la ferme et autonomie de la femme en agriculture*, sous la direction de François de Singly, Université Paris Descartes, 2001

Monique Haicault, « La charge mentale. Histoire d'une notion charnière (1976-2020) », HAL, 2020

Gisèle Halimi, « Féminisme : deux ou trois choses sur l'avenir... », Cités, Presses Universitaires de France, 2002/1, n°9

Jacqueline Laufer, « 28. Le plafond de verre : un regard franco-américain », Margaret Maruani éd., *Travail et genre dans le monde. L'état des savoirs*, La Découverte, 2013

Sophie Louey et Gabrielle Schütz, « Les effets de la mixité au prisme du corps et de la sexualité. Les hommes dans les métiers d'accueil », *Travail et emploi*, vol. 140, no. 4, 2014

Annie Rieu, « Agriculture et rapports sociaux de sexe, la « révolution silencieuse » des femmes en agriculture », *Cahiers du genre*, L'Harmattan, 2004/2, n°37

### Enquêtes statistiques – Rapports

*Les femmes dans l'agriculture en Nouvelle-Aquitaine*, Ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation, Février 2020

*Les travaux domestiques en 2010*, Enquête emploi du temps INSEE, Résultats

*Femmes et agriculture : pour l'égalité dans les territoires*, rapport d'information de Mmes Annick BILLON, Corinne BOUCHOUX, Brigitte GONTHIER-MAURIN, Françoise LABORDE, M. Didier MANDELLI et Mme Marie-Pierre MONIER, fait au nom de la délégation aux droits des femmes, 2017

*Rapport annuel sur l'état des lieux du sexisme en France en 2019*, Rapport n°2020-02-25 STER 42, Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes, 2 mars 2020, Brigitte GRESY, Sylvie PIERRE-BROSSOLETTE, Marion ODERDA, Elsa POLYCARPE de GONZAGA

## Glossaire

### Vocabulaire agricole

BPREA : Brevet Professionnel Responsable d'Entreprise Agricole.

CFE : Centre de Formalité des Entreprises – traitent les formalités de création d'entreprises.

CUMA : Coopérative d'Utilisation de Matériel Agricole.

DJA : Dotation Jeunes Agriculteurs – aide à l'installation pour les personnes de moins de 40 ans (à condition de remplir certains critères).

EARL : Exploitation Agricole à Responsabilité Limitée – Statut juridique.

EI : Entreprise Individuelle – Statut juridique.

HCF : Hors Cadre Familial – désigne les personnes s'installant sur des terres qui ne leur ont pas été transmises par une personne de sa famille jusqu'au troisième degré.

GAEC : Groupement Agricole d'Exploitation en Commun – Statut juridique.

PAO : CERFA à remplir pour déclarer la création d'une entreprise agricole.

PAI : point d'accueil installation – porte d'entrée pour tous les projets d'installation en agriculture.

### Concepts sociologiques

Escalator de verre : Mécanismes qui profitent aux hommes occupant des professions 'féminines' et les conduisent à être intégrés plutôt facilement et à bénéficier rapidement de promotions.

Genre : caractéristiques sociales relatives à la masculinité et à la féminité.

Plafond de verre : Métaphore pour la disparition des femmes au fur et à mesure de la progression dans les postes de direction.

Sexe : à distinguer du genre puisqu'il fait référence au sexe biologique.







[info@anderenahia.asso.fr](mailto:info@anderenahia.asso.fr)

Association Andere Nahia  
Habia 561, ZA Errobi Alzuyeta  
64 250 Itxassou

05 59 93 76 00